

29
2
1971

Sommaire

Liminaire page 5

Julien Potel
« Mort à voir, mort à vendre » page 9

Marcel Massard
Le témoignage page 15

Agnès Pitrou
En face des jeunes : De la peur au mythe page 47

Vie de la Mission page 51

Officiel Prélature page 55

Liminaire

Ce numéro 29 nous propose deux thèmes, anciens comme le monde, et qui se manifestent actuellement en une résurgence nouvelle : la mort et la jeunesse.

Pour novembre, Julien POTEL nous offre, en effet, en bonnes feuilles, quelques extraits et commentaires de son dernier livre : « Mort à voir, mort à vendre ».

La mort, aujourd'hui comme hier, jaillit de partout. Elle irrigue notre vie quotidienne de mille canaux nouveaux. Les traditionnels bilans de la route au terme de chaque week-end, l'avalanche d'attentats les plus inattendus et de suicides les plus divers, la drogue et son cortège tragique, l'enlacement congénital de l'amour et de la mort... autant de nourriture familière pour le cinéma, l'art, la presse et la chanson.

Julien POTEL, à partir d'une exigeante collecte de faits et de remarques, nous montre, en sociologue, la nouvelle popularité de la mort et son règne au sein des mass-média. Elle éclate partout en images où se marient violence et séduction.

**

Des « éclats » nous viennent aussi d'un autre monde : la Jeunesse.

Agnès PITROU, dans son article : « En face des Jeunes, de la peur au mythe », ramasse et relie les échos épars et contradictoires qui envahissent l'existence quotidienne. Elle tente, plus qu'un diagnostic, une analyse de signification. Soit qu'ils agacent ou exaltent les adultes, les jeunes accusent plus qu'hier une coupure dans la société actuelle : « presque une classe ». A la fois reflet et rejet de la société en pleine mutation, les jeunes recherchent et annoncent « autre chose ». Leur refus, leur tolérance, leur non-conformisme, leur « solidarité horizontale » peuvent expliquer tout à la fois un avenir et un mythe. De toutes manières, le risque demeure

grave pour les adultes d'y projeter paresseusement leurs propres insatisfactions et requêtes. C'est pourquoi, comme conclut Agnès PITROU : « Le pire serait sans doute que ceux qui ont quelque chose à dire se taisent ».

Marcel MASSARD, de son côté, exprime une nouvelle résurgence : Celle de Dieu ! Il risque une première approche critique de la notion de témoignage. Ce mot, comme celui de mission, doit sa fortune, en France, aux années de la Résistance et de l'après-guerre. Mais tous deux subissent aujourd'hui la même érosion et paraissent voués à la même insignifiance. Marcel MASSARD essaye de le reprendre à sa source et d'en retrouver le langage : celui du Nouveau Testament, où mission et témoignage naissent contemporains.

Ce texte, de style plutôt oral, ouvre le dossier de Dieu sous son aspect abrupt d'étrangeté, de nouveauté et d'inédit, il est comme un défi à toute attitude qui tenterait de capter, d'adapter ou d'assimiler Dieu. La Bible et l'Eglise engagent, dès l'origine, nos existences de croyants dans une constante dialectique : celle d'un Dieu familier et étranger, d'un Dieu déjà là et d'un Dieu qui vient, d'un Dieu présent et d'un Dieu « absent ». Après trop de décades où les chrétiens soupiraient vers un Dieu inaccessible, notre temps, qui a suscité et enfanté Vatican II, a fort heureusement mis l'accent sur la proximité de Dieu, sa présence dans l'Histoire de l'humanité, l'action de son Esprit dans le cœur de tout homme. Mais la révélation chrétienne ne se réduit pas au simple dévoilement d'un Dieu à reconnaître : Elle invite à l'étonnement d'un Dieu à découvrir : un Dieu... qui surprend, qui fait irruption : « L'expérience des hommes du Nouveau Testament, c'est d'abord l'expérience de l'inattendu, de l'imprévisible et de l'impossible qui se produit... Il n'est pas dans la manière de Dieu de correspondre à notre attente, ni de nous satisfaire au rendez-vous précis que nous lui avons fixé... Jésus-Christ, c'est l'inconnu qui survient... ».

Route déroutante qui bouscule notre rationalité et notre sécurité, Jésus redevient « l'étranger par excellence, au moment où Il s'affirme comme le plus présent » (Jn 20/17).

Une Eglise qui ne livre plus le témoignage de ce Dieu-là dans sa propre existence n'intéresse ni les chrétiens ni les non-chrétiens ; et Marcel MASSARD a raison de le dire crûment : « Les gens finalement s'ennuient et

s'agacent d'entendre répéter dans les églises ou dans un certain nombre de déclarations officielles de l'Eglise ce qu'ils retrouvent, en multiples exemplaires, dans leurs journaux, leurs magazines ou leur télévision. « Si l'Eglise en est là, soucieuse avant tout de se mettre au goût du jour, disent certains incroyants acerbes, c'est vraiment qu'elle n'a plus rien à dire ».

Le témoignage des chrétiens ne peut plus se réfugier dans un vague fidéïsme, qui paraît pourtant revenir à la mode aujourd'hui. Croire, ce n'est pas « ressasser l'événement de la Résurrection comme un événement merveilleux et extraordinaire qui s'est produit une fois » ; croire, ce n'est pas non plus se cramponner « à une répétition des paroles écrites, des paroles du passé... Le dire de la Foi, l'annonce de la Foi est constamment dépassé par le contenu qu'il désigne. Il ne s'enferme pas dans une doctrine et un dogme. Il fait successivement craquer toutes les tentatives de synthèse ».

Marcel MASSARD cite deux expériences bien typées des Actes des Apôtres. Deux expériences qui procèdent d'un même témoignage, d'une même découverte, et qui paraissent aboutir pourtant, l'une à une réussite, et l'autre à un échec. Actes 10 : C'est l'étonnante conversion de Corneille, le Centurion romain. Actes 17 : c'est l'échec de Paul à l'Aréopage : « Paul perdu au milieu des Athéniens, c'est un symbole tout proche de l'Eglise perdue au milieu des temps modernes... dépaysement radical qui, pour nous, semble rendre Dieu plus inconnu que jamais... C'est à ce niveau radical de décapage, d'étrangeté — étrangeté de Dieu et étrangeté des autres — que le témoignage repose sur le risque de la découverte ».

N'est-ce pas le sens de cette parabole toute proche de nous, singulièrement significative, elle aussi : en mai 68 deux graffiti apparaissent, à quelques jours d'intervalle, sur les murs de la Sorbonne : « A bas le crapaud de Nazareth »... « Je ne savais pas qu'il existait encore des chrétiens »...

" Mort à voir, mort à vendre "

Julien Potel

Voilà le nouveau titre d'un roman de la « Série noire » ou d'un film policier penseront certains. C'est beaucoup moins glorieux puisqu'il s'agit d'une étude de sociologie religieuse (1). Elle porte d'une part sur la manière dont les morts et la mort ont été présentés dans dix quotidiens parisiens au cours d'une semaine, quatre cents films, des émissions de télévision, enfin des chansons diffusées à la radio pendant plusieurs jours. Elle analyse aussi comment de nos jours, la mort est entrée dans le circuit commercial de la vie économique. Un théologien, Pierre COLIN, montre enfin ce que peut répondre la foi sur la mort et l'au-delà.

Alors que notre époque fait preuve d'une « fureur de vivre », d'une volonté de jeunesse et de bonheur, n'est-ce pas une idée saugrenue de s'occuper des morts ? Ne serait-il pas plus utile d'observer les vivants ?

« Notre étude n'est pas inspirée par un goût plus ou moins morbide, pour les réalités macabres et ténébreuses, ni par un réflexe de rabat-joie qui rejette l'existence présente. Ni ouvrage apologétique, ni traité de spiritualité, son but est encore moins de faire peur, en rappelant le fameux adage que, dit-on, des moines chuchotent dans le silence d'un cloître... « Frère, il faut mourir. C'est une recherche de sociologie religieuse. Avec respect et amour des hommes et de leur vie, nous avons voulu porter un regard systématique et rigoureux sur des réactions d'aujourd'hui devant la mort, et sur les idées que s'en font nos contemporains.

La raison essentielle de cette étude réside dans le goût de la recherche. La nécrosociologie est théoriquement considérée comme un chapitre important des sciences des religions : « Une sociologie de la mort est, évidemment, écrivait J. M. Jammes, une partie intégrante de toute sociologie de la religion, cette " défense naturelle contre la certitude de la mort " comme disait Bergson. Le sociologue peut étudier les différentes attitudes humaines devant la mort, les rites qui l'accompagnent, les actes plus ou moins superstitieux qui l'environnent ou essayent de la prévenir. » Or, pratiquement, nous nous trouvons, en France, devant un domaine encore insuffisamment exploré. Notre premier désir est d'apporter une pièce au dossier déjà ouvert.

(1) J. POTEI, « Mort à voir, mort à vendre », suivi d'une réflexion de Pierre Colin, chez Desclée, Paris, 1970, 267 p., avec une bibliographie.

A cette contribution à la sociologie religieuse, s'ajoute le fait que *la mort* est une *situation humaine capitale et commune à tous*. Inutile d'insister : la sagesse populaire nous rappelle qu' « il faudra bien y passer un jour ». Étudier les comportements et les attitudes devant la mort, voir comment des groupes se la représentent, c'est viser une expérience humaine essentielle, le dernier acte, parfois le plus significatif, d'une existence. Ne parle-t-on pas, d'ailleurs, de *peine capitale*, pour une condamnation à mort ?

Observer les vivants se comporter face à la mort, c'est aussi prendre mieux connaissance de la civilisation qu'ils bâtissent. Un pays se raconte aussi par ses morts. Roger Caillois le soulignait fort justement : « une civilisation n'est pas seulement définie par le tableau général des connaissances théoriques et pratiques, par le code moral et la jurisprudence en vigueur, par le degré de perfection des beaux-arts, des arts mineurs et des arts de la vie, politesse, cuisine et hygiène, enfin par le nombre, la diversité, la puissance des industries et des techniques. Elle tient aussi à la manière dont les hommes se représentent la mort et ce qui vient après, aux raisons qu'ils se donnent pour l'affronter, aux consolations en usage, pour apaiser la douleur des proches du défunt, au sort prévu pour celui-ci dans l'au-delà ».

La collection où l'ouvrage est publié porte un titre significatif : « L'athéisme interrogé ». C'est dire qu'il veut analyser certaines présentations de la mort où des signes d'incroyance se révèlent. En effet la sociologie de la mort constitue un des lieux où se vérifie la christianisation.

Elle permet aussi de faire apparaître comment certaines valeurs sociales sont vécues : courage, sacrifice de la vie pour les autres, dévouement... Ainsi, la nécrosociologie peut mettre à jour tout un *humanisme contemporain*, lot commun de chrétiens convaincus, de non pratiquants, d'indifférents et d'incroyants. L'interrogation sur la mort se pose à tous, quelles que soient les convictions religieuses. « Quand on peut avoir des conversations intimes avec des incroyants, avec des marxistes, c'est toujours, en fin de compte, la question du sens de la vie et de la mort qui se pose. Mais enfin... quoi ? ». Le pasteur Georges Casalis affirmait aussi : « Des chrétiens pourraient témoigner de longues conversations qu'ils ont eues avec des marxistes où ceux-ci voulaient savoir et comprendre, notamment, ce que signifie existentiellement, c'est-à-dire pour le présent, le pardon des péchés, ou bien ce que signifie toujours existentiellement, l'espérance de la vie au-delà de la mort... Comment puis-je vivre et agir sans être paralysé par l'idée de la mort ? ».

Les mass-média transforment les morts et la mort en un spectacle permanent, consommé tranquillement : aussi peut-on parler de « mort à voir ». Il s'y mêle la violence, le sensationnel et l'extraordinaire, la peur, l'horreur et l'humour noir. Les mass-média assurent une survivance mythique exemplaire à des disparus mis en vedettes durant leur vie ou au moment de leur mort. Bref, le journal, l'écran et le son permettent une participation à des événements en rapport avec la mort et en même temps ils maintiennent à distance les morts et la mort. Pourquoi titrer aussi par « mort à vendre » ?

Enfin, la sociologie peut apporter des éléments de réflexions aux personnes qui exercent des rôles particuliers, dans le christianisme ou d'autres religions. Comment réaliser un renouveau liturgique des funérailles sans bien connaître les réactions et les représentations des contemporains, face à la mort ? Les données de la nécrosociologie peuvent éviter un dolorisme sentimental ou un psychologisme simpliste qui ne tiennent pas assez compte de la complexité des sentiments et des réactions devant la mort. Des paroles maladroites de « consolation », inspirées par de bonnes intentions, ajoutent parfois à la douleur de ceux qui sont dans le deuil ».

La mort des autres devient, à notre époque industrialisée et marquée par la commercialisation, un produit d'information et l'occasion de produire des biens fabriqués, de faire vendre et acheter. Les vivants créent autour des morts certains échanges commerciaux qui s'insèrent dans le système économique actuel. En France, après d'autres pays, le culte des morts s'industrialise et une science funéraire s'organise. La mort des autres est devenue un produit et une marchandise. Un marché des morts existe et il est mis en œuvre par des vivants, sous forme de la mort-information et de la mort-dépêche qui contribuent à faire vivre les entreprises que sont les journaux. De plus il donne naissance au commerce et à l'industrie des funérailles et des cimetières. Les morts et la mort des autres sont entrés dans le circuit économique de la « société de consommation ».

Dans la société libérale d'abondance, les fonctions biologiques de l'homme deviennent occasion de fabriquer des produits, de les commercialiser et de les vendre, ce qui suppose la publicité. La maternité et la naissance font l'objet de chaînes commerciales pour les futures mamans et les bébés... D'autres fonctions biologiques humaines sont l'occasion de production et de consommation : le cycle menstruel féminin et les relations sexuelles avec les articles d'hygiène qui s'y rapportent, la transpiration et la sudation avec les déodorants corporels, parfums et produits de beauté. Nous avons aussi le système pileux et la chevelure avec produits épilatoires, coiffure et soins des cheveux, la respiration et l'« haleine fraîche » avec les dentifrices. En ajoutant tous

les produits pour la peau, le maquillage et le bronzage, ceux qui conviennent aux différentes parties du corps et à sa ligne, on s'aperçoit facilement, que les fonctions biologiques et le corps de l'homme vivant deviennent objet de consommation.

Mais un tour complet se trouve bouclé avec l'industrie et le commerce mortuaires. Du berceau à la tombe, vivant et mort, le corps humain devient source de production et d'échanges économiques. « La consommation est devenue un mode de vie, une aventure et une fuite, qui font de nous des omnivores et même des coprophages consommant des produits, des valeurs, des idées, des vedettes, des néologismes, du temps, de l'espace, des slogans, des idoles, des modes, des partenaires, des jargons, des best-sellers, des indignations, des révoltes et des révolutions, des marques, des images, des êtres et des « ismes » de toute nature ». (2) Nous ajouterions que les vivants consomment, en un sens, la mort des autres. Cette attitude consommatrice ne permet-elle pas une interprétation profane et tragique des paroles prophétiques prononcées sur le Calvaire : « Tout est consommé » ? La mission du Christ est accomplie, mais l'homme s'arrange pour tout consommer et en un sens se consommer. De même, on a coutume de dire : « l'argent n'a pas d'odeur ». Pourtant, n'a-t-il pas parfois celle du corps humain et de la mort ?

(2) Jean BRUN, *Le retour de Dionysos*, Desclee, 1969, paru dans la même collection : « L'athéisme interrogé ».

La place de la mort et des morts dans les mass-média n'est pas particulière à la période choisie pour l'étude. Pendant celle-ci aucun événement marquant pour notre sujet n'est intervenu. Pensons par contre, comment se sont répercutées dans l'opinion publique les disparitions des présidents Nasser et de Gaulle, des trois cosmonautes soviétiques ou les victimes du tragique naufrage de « l'He-

léanna ». Puis parmi les films de cet été qui attirent les foules, deux abordent particulièrement la mort. « Love story », certes, reste l'histoire d'un amour jeune, véritable et passionné entre deux étudiants. Mais il se termine brutalement par la mort de la jeune femme, suite à une leucémie. Au lieu de ce titre commercial, l'on pourrait très bien mettre « Death story », l'histoire d'une mort. Le se-

cond film, « Mort à Venise », de Luchino Visconti, primé au Festival de Cannes, campe la silhouette d'un compositeur de musique, malade et déçu par la vie. Dans un luxueux hôtel de Venise, il s'éprend d'un amour inattendu pour un jeune et bel adolescent blond, sorte « d'Ange de la vie et de la mort ». Celle-ci est présente dans la menace du choléra qui règne à Venise et que l'on veut cacher. Notons que

la fiction devance parfois la réalité. En cet été 71, une peur collective prenait naissance devant le choléra en Espagne alors que des milliers de morts au Pakistan laissent pratiquement l'opinion publique indifférente. La mort est encore présente à la fin du film : tandis que sur la plage on emporte le corps inanimé du compositeur mort subitement, Tadzio, le jeune garçon, « s'avance dans la mer, dans la vie, au milieu des scintillements du soleil ». Une fois de plus — nous l'avions constaté dans l'étude — l'amour et la mort s'enlacent et c'est la vie qui conti-

nue et en définitive l'emporte.

Les messages relatifs à la mort diffusés par les mass-média reflètent l'opinion publique de notre époque et la modelent en même temps. Mais cette influence réciproque est difficile à saisir : comme déclarait un sociologue, « voir la même chose, ne signifie pas recevoir la même chose ». Aussi faudrait-il observer auprès des personnes les attitudes et les réactions devant la mort et l'au-delà. Quelle est la véritable signification vécue par les gens lorsqu'il est question de la mort et d'un au-delà ? Avec d'autres, nous voudrions atteindre cet objec-

tif. En effet on n'aborde pas un sujet de recherche aussi important que la mort par une enquête limitée : il faut l'éclairer davantage par d'autres études. Dans « Panorama chrétien », André Sève, en parlant de « Mort à voir, mort à vendre », déclarait : « Décidément les livres de sociologie religieuse deviennent palpitants ». Pourquoi, diable, la sociologie religieuse serait-elle ennuyeuse, même si elle aborde un sujet aussi austère mais dans le fond aussi attachant, que les réactions des hommes devant la mort ?

Le témoignage

Marcel Massard

La source de notre témoignage

Introduction

L'interrogation autour de Jésus-Christ dans l'Évangile

A la source de notre témoignage, disons-nous habituellement, il y a Jésus-Christ : Jésus-Christ qui nous parle dans l'Évangile, qui nous parle dans l'Église, qui nous parle aussi, ajoutons-nous, dans les autres, dans les événements.

L'exigence qui s'impose sans doute très fort à notre vie chrétienne d'aujourd'hui, c'est de prendre du recul par rapport à ces formules, de mesurer davantage à quel point nous sommes dépassés par le contenu de ce que nous affirmons, à quel point nous sommes pauvres devant l'étendue de ce que nous disons en ces quelques mots.

A la source de notre témoignage, *il y a Jésus-Christ qui nous parle*, qu'est-ce à dire ? Identifions-nous Jésus-Christ à un capital de paroles évangéliques, à un capital de sagesse ? L'identifions-nous à un portrait-modèle qui semble se dégager du récit évangélique et nous interpelle ? L'identifions-nous à une histoire exemplaire à reproduire dans nos vies ? L'iden-

tifions-nous à une synthèse doctrinale qui nous apparaît comme la parole de Jésus-Christ définitivement comprise, définitivement élaborée ? Nous n'aurions plus qu'à monnayer cette synthèse dans chacune de nos existences...

Nous répugnons d'emblée à ces identifications : le Christ ne se réduit pas, pour nous, à un capital de sagesse, ni à un portrait-modèle, ni à une histoire exemplaire, ni à une synthèse doctrinale, une parole définitivement comprise et établie. Mais qu'est-il donc alors ? Comment l'approcher pour ne pas le réduire à telle ou telle de ces identifications ? C'est sans doute en refusant ces identifications réductrices du mystère de Jésus-Christ que nous sommes conduits à envisager une autre voie plus exigeante, beaucoup plus fidèle à l'Évangile lui-même.

Revenir à la source de notre témoignage, c'est peut-être, d'abord, retrouver dans notre vie *l'interrogation immense qui entoure la personne de Jésus-Christ*. Interrogation immense dont nous rend compte le Nouveau Testament, interrogation qui est présente dans la vie même des hommes du Nouveau Testament et que les Évangélistes, tout comme St-Paul, n'ont pas manqué de nous manifester. Cette interrogation n'est pas doute ou scepticisme, mais sentiment d'approcher quelqu'un dont le mystère échappe, quelqu'un qui fuit toute saisie, tout désir de captation, quelqu'un d'infiniment simple et captivant et quelqu'un, pourtant, sur lequel on ne peut véritablement se prononcer.

Il y a l'interrogation des gens de Jean-Baptiste, toute proche du doute : « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus répond : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres ». Et Jésus ajoute : « et heureux celui pour qui je ne serai pas occasion de chute ! » (Luc 7, 20-27).

Des signes sont donnés : certains les liront, d'autres ne les liront pas. La Bonne Nouvelle est annoncée : certains l'accueilleront, d'autres ne l'accueilleront pas. Certains se heur-

teront à Jésus sans le comprendre, Jésus sera pour eux occasion de chute.

Le signe de Jésus-Christ : signe de contradiction, signe non-évident, signe qui interpelle et demeure, pourtant, comme une question.

Présence indéterminée, indéchiffrable de Jésus, présence dont on ne peut fixer le cadre véritable. Les Juifs, avec leur conception du Messie, ne s'y retrouvent pas : « Au dire des gens, qui est le Fils de l'Homme ? Pour les uns, c'est Jean-Baptiste ; pour d'autres, Elie ; pour d'autres, Jérémie ou quelqu'un des prophètes ». (Mt 16, 13-14). Les Apôtres sont loin de s'y retrouver, eux aussi, même si St-Pierre, finalement, confesse qu'il est le Christ, le Fils du Dieu vivant (Mt 16, 16). Leur esprit était bouché nous dit St-Marc après le miracle de la tempête apaisée (Marc 6, 52). Ils restent fermés à l'annonce de la mort et de la résurrection : « Mais ils ne comprirent rien à tout cela, cette parole leur demeurait cachée et ils n'en saisissaient pas le sens » (Luc, 18,34). Et Pierre se fait remettre en place vertement, lui qui voulait faire la morale à Jésus parce qu'il parlait de sa mort : « Arrière de moi, Satan, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu mais celles des hommes » (Mt. 16, 23).

Et pourtant, ces mêmes hommes suivent, même s'ils ne comprennent pas tout. Après le discours sur le pain de vie, tout le monde s'en va : il est fou, dit-on ; ce qui veut dire : il est étranger à notre raison. Voulez-vous partir, vous aussi, demande Jésus à ses disciples : « A qui irions-nous, demande Pierre, tu as les paroles de la vie ». Pierre ne comprend pas mieux, mais il sait déjà que partir, ce serait *quitter sa vie*, ce que cet homme lui a dévoilé de sa propre existence. (1)

Oui, Jésus déconcerte, déroute, mais il dit pourtant à tout homme ce qu'il souhaite pouvoir vivre. Résumons cela en deux mots : *Etrangeté et proximité de Jésus-Christ*. Jésus-Christ, l'homme aux paroles sybillines, l'homme toujours autre que ce que l'on croit, l'homme du silence, l'homme du grand secret qui semble venir d'ailleurs, d'infiniment loin, l'homme infiniment différent. Et, en même temps, Jésus-Christ, l'hom-

(1) Cf. Michel DE CERTREAU, *L'Etranger, ou l'union dans la différence. Foi vivante*, pp. 11-12.

me tout proche accueillant à tous : on va vers lui, on le cherche, on veut le voir à tout prix, comme Zachée qui monte sur un arbre au milieu de la foule.

C'est bien, d'ailleurs, ce double caractère d'étrangeté et de proximité qui fait de l'Évangile un livre unique : c'est tout simple et infiniment distant, en même temps. On croit s'en être fait un compagnon de vie et on découvre, un jour, qu'on est à côté de la plaque. Impression constante qu'on n'aura jamais fini de découvrir ce qu'il y a dessous ce texte, ce qui le fonde, ce qui l'anime. L'Évangile : livre qui pose le plus de problèmes à l'exégète et livre, pourtant, le plus simple, le plus concret, le plus direct. C'est bien en retrouvant ce climat de l'Évangile, cette interrogation permanente autour de Jésus-Christ, en même temps que la fascination qu'il exerce, que nous avons sans doute quelque chance de discerner le chemin qui peut nous conduire à la source de notre témoignage sans d'ailleurs que nous puissions espérer déchirer le voile qui nous sépare de cette source.

D'emblée, cela nous conduit à un premier thème :

Etrangeté et proximité de Dieu

L'expérience moderne à la lumière du récit des disciples d'Emmaüs

Beaucoup de chrétiens — comme nous — sont très sensibles actuellement au merveilleux texte de l'apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs. C'est un texte qui parle, comme l'on dit. C'est, peut-être, que ce texte rejoint très fort l'expérience spirituelle que nous fait vivre le monde moderne. C'est une manière de dire que cette expérience spirituelle n'est pas si étrangère qu'on pourrait le croire à l'Évangile. L'expérience spirituelle des temps modernes — celle dont nous sommes marqués, les uns et les autres — c'est ce sentiment de l'éloignement de Dieu, de son absence, de son silence, plus radicalement de sa mort. Dieu n'est plus là. Il est sorti de l'horizon de notre monde, il n'est plus ce familier de nos communautés, des prières familiales, ce familier de la chrétienté. Dieu s'est éloigné de nous, et nous scrutons péniblement

les textes de l'Écriture en nous demandant comment le retrouver. Ces textes nous parlent-ils d'un passé définitivement mort, qui ne peut plus avoir cours aujourd'hui, ou nous parlent-ils effectivement de quelqu'un de vivant, d'actuel ? Interrogation constamment sous-jacente aux recherches actuelles sur l'interprétation de l'Écriture, aux recherches dites d'herméneutique ? L'Écriture, message archéologique tributaire d'une antique mentalité religieuse, ou message d'aujourd'hui ?

Situation et question qui ont bien des correspondances dans celles des disciples d'Emmaüs. Le Christ, dans leur cheminement sur la route d'Emmaüs, est quelqu'un de mort, il n'est plus. Ils s'entretiennent simplement de ce qui s'est passé, d'un passé qui semble révolu, comme certains chrétiens sont portés à s'entretenir de la chrétienté défunte. C'en est fini de Jésus le Nazaréen qui s'était manifesté comme un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu, comme c'en est fini, pour certains, d'une certaine Église qui, pourtant, leur a apporté beaucoup. Ils connaissent pourtant les Écritures, ces disciples d'Emmaüs, mais, apparemment, elles ne leur parlent plus, ils n'en tirent aucune lumière, elles ne décillent pas leurs yeux. Ils ne reconnaissent pas d'abord l'Étranger qui est venu les rejoindre. C'est pourtant au cœur de cette obscurité que cet Étranger va se révéler à eux comme le Christ vivant, bien présent, le Christ qui les illumine d'une manière toute nouvelle dans le partage du pain, le Christ qui leur fait comprendre le sens actuel, au cœur de l'événement qui les frappe, des paroles de l'Écriture. Ce n'est là qu'illustration spirituelle, et non exégèse, pour dire simplement que, comme les disciples d'Emmaüs, nous sommes toujours tentés de retrouver le Christ là où il n'est plus, dans le passé de notre histoire, dans quelques souvenirs qui nous tiennent encore chaud au cœur alors que c'est au cœur du présent, dans l'obscurité de ce présent qu'il nous attend, qu'il ne cesse de nous rejoindre et qu'il est prêt à nouveau à nous illuminer.

Mais, pour nous déciller les yeux, il s'agit de retrouver *les véritables conditions de notre foi*, de relire l'Écriture, peut-être avec un nouveau regard, tout comme les disciples d'Emmaüs avec cet Étranger qu'ils n'ont pas encore reconnu.

Les conditions de notre foi

Nous sommes des hommes qui voulons croire au Christ ressuscité, au Christ vivant, c'est-à-dire des hommes qui voulons croire à la puissance éternelle de Dieu, à ce Dieu dont la Bible nous dit qu'il est le Vivant, le Vivant par excellence, ce Dieu dont Saint Pierre nous dit qu'il a ressuscité Jésus : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que, vous, vous avez crucifié » (Actes 2,36).

Écoutons alors les hommes du Nouveau Testament. Ils nous remettent devant les conditions de notre foi. Ces conditions, on peut les résumer dans une formule qui n'est paradoxale qu'en apparence : « Dieu, il s'agit de le perdre pour, effectivement, le trouver ». Ce n'est qu'une autre manière de dire : il faut accepter de se perdre pour se trouver.

Notre tentation permanente, tout comme la tentation des apôtres et des disciples de Jésus, c'est de faire de Dieu la réponse à notre désir de bonheur, de plénitude, l'image satisfaisante qui nous comble intérieurement. Si nous sommes moins affectifs, plus intellectuels, c'est de faire de Jésus la réponse à nos questions actuelles. L'Évangile nous intéresse s'il répond effectivement à nos questions. C'est de vouloir trouver dans l'Évangile le système d'idées et de paroles qui, par sa cohérence, nous manifeste l'existence de Dieu, ou plus humainement, la solution des problèmes posés par la paix, les conflits de la société, l'injustice, la haine, la souffrance, le mal. Dieu n'est intéressant que s'il répond à ces questions qui sont notre angoisse, notre inquiétude d'hommes. Notre témoignage voudrait être éclairage des problèmes qui, effectivement, se posent à nous comme à nos frères. Si la foi n'apporte pas cette lumière, qu'apporte-t-elle donc ?

Nous devons reconnaître, pourtant, que ce n'est pas là l'expérience des hommes du Nouveau Testament. Leur expérience relue à la lumière de Pâques et de la Pentecôte, n'est pas, en effet, l'expérience d'une cohérence vérifiée, bien posée, bien élaborée. Elle n'est pas l'expérience d'une lumière définitivement acquise. Leur expérience, c'est l'expérience de l'inattendu, de l'imprévisible, de l'impossible qui se produit, pourtant, et qui intervient d'une manière bouleversante.

Un certain nombre de chrétiens, aujourd'hui, perdent

piéd parce que l'évolution des idées, la mutation de notre civilisation, la naissance d'un nouveau langage, l'emprise de la connaissance scientifique mettent en cause la cohérence de leur foi, la détruisent, sapent les bases qu'ils avaient crues solides parce qu'elles étaient bien établies dans les mœurs de l'époque dont nous sortons. Les voilà réduits à la condition des disciples d'Emmaüs : la belle espérance est morte, le rêve est fini, l'Eglise s'en va en morceaux, le christianisme part en miettes.

Pour les apôtres, pourtant, Jésus-Christ est celui qui est survenu alors qu'ils ne l'attendaient plus. Jésus-Christ, c'est l'inconnu qui survient alors que toute espérance est morte. C'est de l'inconnu, et comme inconnu que le Seigneur arrive toujours dans sa propre maison et chez les siens : « Je viens comme un voleur ». Jésus-Christ l'avait dit à ses disciples quand il était avec eux : « Soyez vigilants, veillez car vous ne savez ni le jour, ni l'heure ». Ce texte s'applique à la Résurrection comme il s'applique à tout événement du Royaume de Dieu. Dieu n'est pas de l'ordre du prévisible, il n'entre pas dans nos plans préétablis, dans les schèmes que nous pouvons faire quand nous essayons de parler du dessein de Dieu. Dieu est quelqu'un d'autre que tout cela. Ce Jésus-Christ, il est quelqu'un d'autre que le Messie rêvé par Israël, il est quelqu'un d'autre que toutes les représentations que nous imaginons de lui. Il n'est pas dans la manière de Dieu de *correspondre à notre attente*, de nous satisfaire au rendez-vous précis que nous lui avons fixé. La Bible ne cesse de nous le dire. Il est dans la manière de Dieu de nous déconcerter ; de nous décevoir et de nous combler quand nous ne l'attendons plus.

L'Eglise est née de cette manière. Les affirmations des Apôtres au lendemain de la Pentecôte sont d'abord l'affirmation d'un retournement de situation. Quelqu'un est vivant dont les Apôtres ont pourtant pensé, pendant quelque temps, qu'il était définitivement perdu pour eux. L'Eglise naît de ce retournement de situation, elle naît d'un acte imprévisible pour un regard d'homme ; elle naît d'un événement qui s'est inscrit au cœur de notre histoire alors même que les hommes habi-

tués des Ecritures ne l'attendaient plus. Certes, après l'événement, ils comprendront que c'est bien cet événement qu'annonçaient les Ecritures. Ils reliront les Ecritures comme ils redécouvriront toutes les paroles de Jésus à la lumière de cet événement. Mais c'est parce qu'il s'est produit que les Ecritures sont devenues lumineuses, éclairantes, que les paroles de Jésus sont devenues si pleines de sens, qu'elles sont devenues parole vivante pour les Apôtres. C'est bien à la lumière de ce fait étonnant qui s'inscrit à la fois comme une rupture et comme un achèvement imprévu que nous sommes conduits à redécouvrir sans cesse les conditions de notre foi et, par là, que nous sommes conduits à entrer plus profondément dans l'intelligence du témoignage chrétien.

La condition première de notre foi, c'est la gratuité de Dieu, ce don de lui-même imprévisible qu'il nous a fait en Jésus-Christ, et qu'il ne cesse de nous faire en son Esprit.

La condition seconde, c'est notre accueil de ce don, une disponibilité à ce don qui ne prévoit pas, qui ne cherche pas à circonscrire comment les choses se passent ou peuvent se passer, mais qui ne cesse de s'ouvrir, de tenir, d'être fidèle dans une vigilance attentive. A partir de là, nous pouvons entrer dans la véritable intelligence de notre foi.

Croire, ce n'est pas s'accrocher désespérément à des vestiges, j'allais dire s'accrocher désespérément aux basques de Jésus-Christ, comme si nous pouvions le ramener dans notre monde d'hommes, le garder avec nous à notre manière, selon notre désir, selon nos besoins. Croire, ce n'est pas chercher constamment à réidentifier Jésus-Christ à partir de nos expériences humaines, comme si nos expériences pouvaient, enfin, nous livrer son vrai visage. Croire, ce n'est pas non plus ressasser l'événement de la Résurrection comme cet événement merveilleux, extraordinaire qui s'est produit une fois, dont la marque bien tangible, quasi-matérielle, semble s'inscrire dans le tombeau vide, l'expérience de Thomas, les repas pris par Jésus-Christ avec ses Apôtres. Il y a dessous toutes ces attitudes comme une volonté sous-jacente de saisir, de capter de quoi il retourne dans la foi, ce à quoi elle tient. On vou-

drait saisir une fois pour toutes ce qui s'est passé à la résurrection alors qu'il est bien clair que nous ne le saisirons jamais.

Ce que manifeste, au contraire, l'attitude des hommes du Nouveau Testament, c'est une décontraction, une dépossession, décrispation, détente intérieure de tout l'être, une respiration nouvelle, un souffle nouveau. Un événement s'est produit, le Christ est ressuscité, un don immense nous a été fait et nous, nous l'annonçons, nous en vivons. Tout est là et, pourtant, nous ne tenons rien en nos mains, nous n'avons rien à vous montrer. « Nous sommes ce que nous sommes par Jésus-Christ qui est vivant ». « De l'argent et de l'or, je n'en ai pas, mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ, le Nazaréen, marche ! » (Actes, 3, 6). La vie passe à travers la parole de Pierre sans qu'il puisse détenir ou retenir quoi que ce soit de cette vie.

Si la réapparition de Jésus-Christ s'est donnée à eux comme une présence fulgurante, comme une certitude qu'aucune évidence plus facile ne pourra déraciner, elle est, en même temps, l'expérience qui met fin sans recours, en eux, à la volonté de demeurer avec lui dans une présence immédiate et rassurante. Le Christ est celui qui s'en va, qui leur échappe, rentre à nouveau dans le monde de l'invisible au moment même où il est celui qui revient de la mort, de la ténèbre. Il redevient l'Etranger par excellence au moment où il s'est affirmé comme *le plus présent*, où sa présence a été la plus lumineuse, la plus éclairante. « Ne me retiens pas ainsi, dit Jésus à Marie de Magdala, mais va trouver les frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père... vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20, 17). « Il vous est bon que je m'en aille » dit Jésus dans l'Evangile de Jean. Il vous est bon que je m'en aille pour que vous découvriez véritablement le don que je vous ai fait. Ma présence est esprit et vérité, elle n'est pas possession charnelle, captation charnelle. Elle n'est pas un trésor à garder jalousement, elle est une aventure à vivre, un immense mouvement qui doit grandir dans l'Humanité entière, elle est un don qui se propage. « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie » (Jean 6, 63).

Ainsi les Apôtres ne pourront jamais donner à voir, au sens que spontanément les hommes désirent, celui dont ils ont perçu la présence : ils ne peuvent qu'adhérer, dire oui, être disponibles à l'aventure qui s'ouvre, partir en mission, reprendre l'agir du Christ, l'agir de l'amour comme voie de la vérité et communiquer ainsi la foi et l'espérance qui sont en eux.

Leur foi est donc confrontée d'emblée à l'étrangeté du Christ, à son absence, à son éloignement radical. Mais c'est par là qu'ils découvrent sa véritable présence, une présence gratuite, imprévisible, insaisissable qui les préviendra toujours là où ils s'y attendent le moins. Une présence qui affirme son *universalité* car elle ne va cesser de leur faire découvrir que là où ils ne sont pas encore Dieu les attend déjà, elle ne va cesser de faire éclater leur Eglise, leur assemblée. St-Paul, cet étranger des premiers temps de l'Eglise, cet intrus de la dernière heure, « l'avorton des apôtres » comme il se nomme lui-même, survenu, lui aussi, alors qu'on ne l'attendait pas, sera là pour dire combien l'initiative de l'Esprit du Christ commande tout, fait craquer toutes les barrières et oblige toujours à regarder au-delà de ce qui existe déjà (Eph. 3,20). L'Esprit du Christ agit partout, il souffle où il veut, il va où il veut, sa présence habite l'humanité entière : la fidélité au Christ conduira St-Paul à dire ces choses impensables au départ dans le cadre de la première communauté de Jérusalem.

C'est bien à cette lumière que nous retrouvons les véritables conditions de notre foi. Tout dépend de ce compagnon étrange que nous appelons Dieu, ou le Christ ressuscité, ou l'Esprit-Saint. Tout dépend de celui qui s'affirme à vue humaine comme le plus radicalement étranger à notre vie. La philosophie et la théologie ne disent pas autre chose quand elles le nomment Tout Autre, transcendant. Tout est donné par lui d'une manière chaque foi imprévisible. Il n'y a pas de schéma qui puisse circonscrire son action (Eph. 2, 4-10). Et notre fonction n'a pas pour rôle d'établir ce schéma, d'enfermer Dieu dans un système, dans un dessein bien établi, mais de le reconnaître dans sa présence gratuite, libre, uni-

verselle, qui ne cesse de nous conduire au-delà de ce que nous sommes et, notamment, qui ne cesse de nous manifester l'exigence radicale de l'ouverture aux autres, à ceux que nous considérons aussi comme des étrangers dans notre société, dans notre Eglise. A partir de là, nous pouvons éclairer davantage le sens du témoignage chrétien.

Le sens du témoignage chrétien

Au départ, nous dirons que le témoignage chrétien n'est pas répétition de paroles écrites, de paroles du passé, mais qu'il est relecture constante de ce que Dieu a fait et ne cesse de faire parmi nous. En ce sens, le témoignage chrétien est une découverte constante.

**Le témoignage
chrétien
n'est pas répétition
de paroles écrites,
de paroles du passé**

Pourtant, il est dit traditionnellement dans l'Eglise, que nous devons garder et transmettre le dépôt de la foi. Tout a été dit dans l'Ecriture, il n'y a plus rien à inventer en ce qui concerne le salut des hommes ; tout a été fait en Jésus-Christ, tout est accompli, tout est transcrit dans le Nouveau Testament. Restons fidèles au témoignage posé une fois pour toutes par les Apôtres, transmettons ce message, ne cessons pas de le dire à temps et à contre-temps.

C'est là qu'il importe de mesurer le contenu des formules auxquelles l'Eglise nous a habitués et qui reviennent un peu comme un leit-motiv dans l'enseignement chrétien. Il s'agit d'entrer dans la véritable intelligence de ces formules et non d'en faire une lecture plate et réductrice.

Tout a été dit, mais qu'est-ce qui nous a été dit ? Ce qui nous a été dit c'est un acte de Dieu, un événement de Dieu, un événement qui manifeste Dieu dans sa Vie, dans sa Présence, dans son Eternité. Ce qui nous a été dit, c'est un don, et un don dont l'actualité va se perpétuer tout au long de l'histoire des hommes.

Cela nous montre d'emblée que *le dire de la foi*, l'annon-

ce de la foi est *dépassé constamment par le contenu qu'il désigne*. Ce contenu n'est pas une idée, un concept, une doctrine, une synthèse : certes, ce contenu met en jeu bien des idées, bien des concepts, il va engendrer des tentatives de synthèse tout au long de l'histoire de l'Eglise. Mais ce contenu n'est réductible à aucune des idées, aucun des concepts qui permettent de l'exprimer : il ne s'enferme pas dans une doctrine, un dogme, il fera craquer successivement toutes les tentatives de synthèse.

Ce contenu, c'est l'Acte de Dieu parmi nous. Le dépôt de la foi ne cesse de nous renvoyer à l'Acte de Dieu parmi nous, il ne cesse de nous renvoyer à une présence actuelle, que rien (ni structure, ni institution, ni cadre logique ou conceptuel) ne peut contenir ni circonscrire en notre monde.

Tout part de là dans une saine intelligence du témoignage chrétien ; tout part de là également dans une saine conception de la réflexion chrétienne, de la théologie, de la réflexion sur la Parole de Dieu. Tout système théologique devient un carcan, une prison pour la foi dans la mesure où il n'est pas sous-tendu, promu par cette référence constante à l'Acte de Dieu parmi nous. On voit d'emblée que cette perspective fondamentale inscrite au cœur de la Tradition chrétienne commande l'approche de la Résurrection de Jésus-Christ.

Pour les Apôtres, la Résurrection de Jésus-Christ *n'est pas* un acte du passé qu'il s'agit de redire ou de prouver, d'expliquer : la Résurrection, c'est une Vie qui s'impose à eux et qui les investit. C'est un acte du présent, c'est un acte au présent. Les signes de la Résurrection : le tombeau vide, les apparitions renvoient à cet acte au présent, ils ne renvoient pas à un fait figé du passé. « Dieu l'a ressuscité, ce Jésus ; nous en sommes tous témoins ». « Et maintenant, exalté par la droite de Dieu, il a reçu de Lui l'Esprit-Saint, objet de la promesse et l'a répandu. C'est là ce que vous voyez et entendez ». (Actes 2, 32 - cf. Actes 4, 9-12).

La Résurrection s'inscrit dans l'Histoire, dans un moment de notre histoire humaine mais elle déborde d'emblée cette histoire, elle la transcende, elle fait éclater tout cadre histo-

rique. Elle est manifestation d'un Salut donné qui englobe toute l'histoire humaine. Approcher la Résurrection de Jésus-Christ, ce n'est donc pas, avant tout, approcher un fait historique, en essayant de voir comment les choses se sont passées, en essayant de démonter et de remonter le mécanisme des faits ; ce que tout bon historien doit faire pour reconstituer le passé. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas utile de cerner les faits de plus près et de faire tâche d'historien pour la résurrection de Jésus-Christ. Mais l'approche fondamentale de la Résurrection ne se fera pas dans cette démarche. Nous ne sommes pas d'abord confrontés à un fait du passé qu'il s'agit de retrouver *et de redire*. La démarche fondamentale se fait en écoutant la Parole des Apôtres, en découvrant que ce qu'ils nous annoncent *c'est une Vie qui s'est imposée à eux* et sans qu'ils puissent la prévoir de quelque manière, une Vie dont ils sont simplement les témoins.

Ce qu'ils demandent aux gens d'Israël qui les écoutent, c'est de croire en cette vie qui s'est manifestée à eux dans l'événement de la Résurrection et dont ils découvrent la pleine actualité. Ils n'ont rien d'autre à montrer sinon cette vie qui est maintenant leur vie, cette vie qui passe à travers eux, et qui les a complètement retournés. Cette vie s'exprime dans la parole de leur témoignage. Ce qu'ils demanderont ensuite, c'est de relire avec eux les Écritures, de reprendre et de remémorer les paroles de Jésus et de découvrir que toute la Bible et toutes les paroles de Jésus prennent sens à la lumière de cet événement ; que tout, finalement, converge vers cet événement. C'est ainsi qu'ils proposeront une intelligence de l'événement : intelligence qui ne consiste pas à le saisir, à le démonter, mais qui consiste à dévoiler toute la lumière qui en émane, tout le sens qui s'en dégage, sa force de révélation au cœur de l'histoire du peuple de Dieu. Finalement, ce qu'ils demandent, c'est de s'engager à partir de cet événement, de découvrir qu'il ouvre un immense chantier dans l'histoire humaine ; de voir que cet événement est une genèse, un don qui se propage, investit tout ; que cet événement nous engage finalement dans une voie nouvelle (les premiers chrétiens parlaient de la VOIE pour parler du christianisme, dans les

premiers temps de la communauté de Jérusalem) dans un itinéraire de découverte constante.

Cela nous conduit au deuxième temps :

**Le témoignage
chrétien,
relecture constante
de ce que Dieu
a fait
et ne cesse de faire
parmi nous**

Le témoignage chrétien n'est pas répétition de paroles du passé, de paroles écrites, mais relecture constante de ce que Dieu a fait et ne cesse de faire parmi nous.

Cette relecture, nous en trouvons d'emblée le témoignage dans les Actes des Apôtres, le discours de Pierre après la guérison du boiteux de la Belle Porte (Act. 3, 11-25) ; le discours d'Etienne (Act. 7) ; le discours de Paul à Antioche de Pisidie (Act. 13,16-41).

Quelle est la marque commune de ces *prédications* ? C'est qu'elles mettent toutes en scène un Acteur principal : *Dieu*. Nous ne lisons pas un enchaînement de faits, nous lisons d'abord, et avant tout, l'affirmation d'une présence constante, d'une initiative constante : celle de *Dieu*. Dieu a appelé Abraham, Isaac, Jacob ; il a libéré son peuple d'Égypte ; il a suscité les prophètes et, aujourd'hui, il a ressuscité Jésus, le Saint et le Juste, accomplissant ainsi toute l'attente du peuple. Le mot DIEU rythme le texte, il en est le leit-motiv, il amorce la présentation de chaque phase historique.

Cette relecture n'est pas répétition, ressaisie du passé, repliement sur le passé, elle exprime, au contraire, un mouvement d'ouverture, de conversion : à travers l'histoire qui se déploie, la démarche de foi redécouvre l'Acteur principal, omni-présent. Elle dit essentiellement : Dieu agit parmi nous aujourd'hui, comme il a agi pour nos Pères. Et son action d'aujourd'hui est décisive : c'est la Bonne Nouvelle par excellence, c'est l'accomplissement de la promesse faite à nos Pères. L'expression « Bonne Nouvelle » vient dans la bouche de Paul à Antioche de Pisidie : Actes 13,32-33. « Et nous, nous vous annonçons la Bonne Nouvelle : la promesse faite à nos pères, Dieu l'a accomplie en notre faveur à nous, leurs enfants : il a ressuscité Jésus ».

Une parole soudée à l'affirmation d'une présence, une

parole qui ne reprend le passé que pour y relire la présence qui s'affirme aujourd'hui en Jésus-Christ ressuscité. Ces prédications sont les premières catéchèses faites aux Juifs. Elles ont précédé la rédaction des Evangiles, mais elles nous donnent déjà l'axe qui va commander les prédications qui vont suivre et qui porteront plus directement sur les faits, les gestes et les paroles de Jésus et que Marc, Luc et Mathieu rassembleront plus tard à partir de différentes sources.

Les Evangélistes vont mettre en scène l'interrogation qui a entouré d'emblée la personne de Jésus, ce fils du charpentier Joseph venu de Nazareth ; ils vont retracer la révélation progressive que Jésus fait de sa mission au travers des dialogues, des rencontres, des miracles, de questions posées par les uns et par les autres, de l'enseignement fait aux disciples. Ils reprendront les paroles les plus énigmatiques de Jésus, celles qui laissaient les auditeurs sans compréhension, dans la stupéfaction. Il s'agit bien d'une relecture qui récupère tout un passé, y compris le plus obscur, le moins marqué de souvenirs ; par exemple, l'enfance de Jésus. Mais cette relecture n'est pas d'abord *récit historique, inventaire historique*, bien qu'il soit pétri d'histoire, de faits et d'événements ; elle est un témoignage rendu à l'Envoyé de Dieu ; elle est l'attestation de son envoi par Dieu, l'attestation de sa Mission et, finalement, l'attestation de sa présence *actuelle*. Elle est l'affirmation de la Bonne Nouvelle donnée par Dieu. Elle exprime la conversion de ceux qui l'ont prêchée et écrite, de ceux qui ont été les premiers serviteurs de la Parole, comme le dit bien Luc dans son adresse à Théophile.

C'est en comprenant que l'Evangile exprime la conversion de ceux qui l'ont prêché et écrit, que nous saisissons son originalité : sa redoutable simplicité qui ne cesse de poser pourtant les plus grandes difficultés aux exégètes.

La simplicité de l'Evangile, c'est la simplicité de la foi, c'est la simplicité de l'adhésion au Christ vivant. Le récit reprend tout simplement les faits, les gestes et les paroles de Jésus, tels qu'ils ont été rassemblés par la Tradition orale, par les prédications successives pour le besoin des communautés. Mais si l'Evangéliste se contente de les reprendre aussi

simplement, sans commentaires ni explications, c'est qu'il en perçoit le sens, c'est qu'il en vit le sens. Cette simplicité est le témoignage même d'une foi vivante. Bien sûr, il y a tout un travail littéraire dans chaque évangile, il y a un agencement de péricopes, une progression voulue, il y a les accents propres à Marc, à Luc et à Mathieu. Mais la marque originale reste : celle de nous livrer les faits, les gestes et les paroles sans recul, comme si leur signification s'imposait. Si leur signification s'impose, c'est bien que, pour l'Évangéliste, Jésus-Christ est l'envoyé de Dieu, il est le Ressuscité, le signe de l'Acte de Dieu parmi nous. Tout s'éclaire à cette lumière, y compris le plus obscur de la vie de Jésus, et cette lumière est lumière de foi. Les Évangiles sont des actes de foi qui appellent à la foi : ils nous livrent comme un fait brut et massif la foi des premières communautés chrétiennes, tout comme la foi de ceux qui les ont rédigés. Ils expriment, avant toute chose, l'actualité de la présence de Dieu en Jésus-Christ : tout est simple, mais parce que tout est porté par cette unique lumière. Tout devient beaucoup plus compliqué quand la raison et l'exégèse demandent des comptes. Cette étude, ces interrogations de la raison humaine sont normales, nécessaires, même si elles peuvent devenir corrosives, destructives, même si elles démythologisent à l'excès. Elles obligent, finalement, à retrouver la véritable originalité de l'Évangile : des hommes nous parlent de Jésus, tout éclairés par leur foi en sa vie, en sa présence, en sa Résurrection. La clef de leur témoignage est là, et elle ne cesse de nous dépasser, comme nous dépasse notre propre foi.

Tout cela demanderait bien d'autres développements. Mais, pour nous aujourd'hui, il s'agit simplement de voir que l'Évangile, dans sa rédaction même, commande le sens de notre témoignage. Quand nous témoignons, nous ne faisons pas un récit, un inventaire, nous ne fournissons pas des preuves ou des explications ; nous disons : *Jésus-Christ est vivant* et je crois en Lui. Il est ma vie. *Vivre, pour moi, c'est le Christ*, comme le dit St Paul. La relation des faits n'est que le déploiement de cette affirmation décisive, qui est le seul véritable foyer du témoignage.

**Le témoignage
chrétien :
Découverte
constante**

Si la relecture du passé dans le témoignage chrétien est, avant tout, l'affirmation d'une présence actuelle, d'une vie qui ne cesse d'investir l'homme, cette attitude ouvre d'emblée des horizons immenses, des horizons constamment nouveaux. La méditation d'un St Jean, écrivant bien après les événements, la réflexion d'un St Paul aux prises avec l'édification de l'Eglise en terre païenne nous découvrent d'emblée toute la mesure de cet horizon : c'est le mystère de Dieu, le mystère du Verbe, le mystère de l'Esprit à l'œuvre dans l'humanité entière.

Il n'est pas possible, en peu de temps, d'entrer dans tout l'apport de Jean et de Paul sur ces perspectives qu'ils ouvrent au témoignage chrétien.

Prenons donc les choses autrement, tout en nous guidant à leur lumière et demandons-nous : nous qui sommes chrétiens, ou qui cherchons à l'être, quelle attitude avons-nous devant l'humanité d'aujourd'hui ? Cette attitude est-elle fidèle, ou non, au sens du témoignage chrétien : c'est-à-dire fidèle à l'actualité de la présence de Dieu parmi nous, dans notre humanité ?

Pour Paul, qu'est-ce que sa fidélité à sa mission d'apôtre, sa fidélité au message du Christ ? Ce n'est pas la fidélité à une lettre écrite, à une Tradition écrite : c'est la fidélité à une présence qui ne cesse d'agir en lui, qui ne cesse de se manifester parmi les hommes. C'est de cette présence qu'il parle et non d'une lettre écrite : « C'est en envoyés de Dieu que, devant Dieu, nous parlons dans le Christ. Recommencerons-nous à nous faire valoir nous-mêmes ? Ou bien aurions-nous besoin, comme certains, de vous présenter des lettres de recommandation ou de vous en demander ? Notre lettre, c'est nous, une lettre écrite en nos cœurs, connue et lue par tous les hommes. Oui, vous êtes manifestement une lettre du Christ rédigée par nos soins, écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur nos cœurs » (2 Cor. 2,17 ; 3,3).

C'est la vie même des Corinthiens qui exprime à Paul sa propre fidélité à la Parole, sa propre fidélité à la présence du Christ. Entre sa parole et la vie de ceux à qui il s'adresse,

il établit un lien fondamental car l'une et l'autre se réfèrent à la même source. Dans l'épître aux Ephésiens, il élargit encore la vision en parlant de la proximité des païens et des Juifs. La parole du Christ établit la proximité entre ceux qui autrefois, se considéraient comme des étrangers (Eph. 2,12-13) : « Rappelez-vous qu'en ce temps-là, vous étiez sans Christ, exclus de la cité d'Israël, étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant ni espérance, ni Dieu en ce monde. Or, voici qu'à présent, dans le Christ Jésus, vous qui, jadis, étiez loin, vous êtes devenus proches, grâce au sang du Christ ».

La fidélité de Paul à la Parole du Christ exprime, en même temps, une découverte constante : la vie du Christ se manifeste, elle est inscrite dans la vie des Corinthiens malgré toutes leurs infidélités ; elle se révèle chez les païens d'Ephèse, ces étrangers loin de toute connaissance du Christ il n'y a pas si longtemps. Le témoignage est, en même temps, la découverte et la révélation de l'action du Christ qui ne cesse de traverser la vie des hommes : livrer la Parole, c'est, en même temps, ne cesser de faire cette découverte, ne cesser de vivre cette Révélation.

Mais, là, arrivent nos questions, à nous chrétiens d'aujourd'hui, au cœur d'un monde qui, bien souvent, ne nous manifeste guère l'action du Christ. L'action du Christ qui ne cesse de traverser la vie des hommes : mais où, quand et comment ? Là s'engage l'épreuve de notre foi. Là se vit l'enjeu le plus radical du témoignage chrétien.

Nous retrouvons le thème du Christ étranger, du Christ inconnu. « Une solidarité de foi lie à l'inconnu qui est toujours le méconnu. Cet étranger ne cesse d'être (au sens amoureux du terme) celui qui manque aux chrétiens » (2).

Découvrir l'action du Christ dans l'homme qui semble le plus loin de la foi, le plus étranger à notre vie, le plus absent de notre horizon habituel, et se relier au Christ au delà de tout signe sensible, de toute preuve tangible de sa présence : c'est le même et unique mouvement, c'est la même et unique attitude. Accepter de se relier au Christ comme

(2) Michel DE CERTEAU, *id.*, p. 12.

à Celui qui est véritablement l'Autre de notre vie, la présence inaccessible que nous cherchons et que nous ne cessons de chercher, et accueillir tout homme comme quelqu'un à qui s'adresse la Parole du Christ, comme quelqu'un en qui ne cesse de venir l'Esprit du Christ : c'est le même et unique acte de foi. C'est l'acte de foi dans sa disponibilité la plus grande : l'acte de foi qui ne cherche pas d'abord des garanties et des points d'appui, mais l'acte qui se fie à une présence qui, pourtant, ne cesse d'échapper.

L'audace missionnaire ne peut véritablement se comprendre que dans cette perspective. Il ne s'agit pas de conquérir car conquérir ne ramène jamais qu'à soi-même, mais de reconnaître Dieu, là où jusqu'ici il n'était pas perçu. Et si on reconnaît Dieu là où jusqu'ici il n'était pas perçu, c'est parce qu'on a cru en lui au-delà de toute perception, de toute saisie, de toute manifestation tangible ; c'est que l'on a accepté l'enjeu d'une découverte. C'est que l'on a misé véritablement sur l'amour de Dieu imprévisible, hors d'atteinte et que l'on a cru que cet amour rejoignait effectivement le frère distant, différent, autre.

Dire cela, c'est bien désigner l'enjeu le plus radical du témoignage, celui que notre infidélité ne cesse de remettre en cause. Mais il est pourtant vrai que c'est bien là la veine du témoignage de Paul : du Paul perdu au milieu des Athéniens, dans une cité totalement étrangère à son propre univers, qui sait que le Dieu de Jésus-Christ est bien l'Inconnu par excellence pour ces gens, mais qui finit pourtant par leur parler du Christ ressuscité. Cela échoue lamentablement, comme échoue, bien souvent, notre propre témoignage et le témoignage de l'Eglise.

Paul, perdu au milieu des Athéniens, c'est un symbole tout proche de l'Eglise perdue au milieu des temps modernes, avec le dépaysement que lui imposent les dominantes de la culture scientifique et technique. Dépaysement radical qui, pour nous, semble rendre Dieu plus inconnu que jamais et qui, avec le bagage de notre foi, nous rend étrangers à beaucoup de choses qui peuvent se penser et se dire aujourd'hui,

à beaucoup de gens qui ne se préoccupent guère de la foi. C'est à ce niveau radical de décalage, d'étrangeté — étrangeté de Dieu — étrangeté des autres — que le témoignage repose sur le risque de la découverte, qu'il ne peut se vivre que dans la disponibilité à ce qui n'est pas joué encore et dans la disponibilité à ce que peut faire Dieu, à ce qu'il fait déjà, sans que nous puissions encore le discerner.

Le langage de notre témoignage

Le témoignage : Démarche qui révèle Dieu à l'homme et démarche qui permet à l'homme de se comprendre lui-même

Dieu n'est révélé explicitement à l'homme que dans le jeu de la communication humaine. Un homme parle, un autre écoute et s'exprime à son tour — interrelation de l'annonce et de l'audition.

Quand Jésus-Christ parle, il parle à partir de lui-même, de ce qu'il est. Il témoigne de ce qu'il est. Il témoigne, en même temps, de quelqu'un qui existe et qui fonde toute sa vie : son Père. Mais il parle, en même temps, à partir de ses auditeurs ; il tient compte d'eux, il les connaît ; il parle à partir des relations qui se sont nouées avec eux.

Quand nous parlons comme croyants, nous parlons à partir de notre foi, de nous-mêmes qui vivons la foi, ou essayons de la vivre, et nous parlons en tenant compte des hommes à qui nous nous adressons, des relations que nous avons avec eux.

C'est-à-dire que deux dimensions apparaissent dans l'acte du témoignage :

D'abord, la dimension de la différence : parler de sa foi, c'est parler, bien souvent, de quelque chose qui n'est pas reconnu — impression d'étrangeté —. On va dire des choses qu'il n'est pas habituel de dire — ça sort de l'ordinaire. Parler de sa foi, c'est être conscient, à certains moments, d'établir la différence entre soi et les autres, ce qui fait que, bien souvent, on préfère la passer sous silence.

Mais il y a aussi la dimension du partage : si on parle de sa foi, c'est qu'on a pu partager, déjà, un certain nombre de choses, qu'une certaine communion, ou simplement sympathie, s'est établie. On parle et, en même temps, *on reçoit* : il y a échange. La parole de la foi arrive, le plus souvent, sur un

fonds d'échange, de communion, de sympathie, de compréhension.

On va essayer de creuser un peu ces deux dimensions.

La dimension de la différence

Elle nous invite à nous poser un certain nombre de questions : quel type de dialogue avons-nous avec les autres quand nous cherchons à témoigner de notre foi ? Le dialogue du bon voisinage, de la sympathie réciproque ? Le dialogue qui se moule sur leurs habitudes de pensée et de vie ? Un dialogue qui en reste, finalement, au niveau d'un certain mimétisme : on dit ce qui peut se dire, on répète un peu les idées reçues, on ne se mouille pas trop ; on est dans le ton ; ça ne décolle pas ; ça ne dissonne pas. Ou bien est-ce le dialogue qui engage notre conscience par rapport à la conscience de nos interlocuteurs, qui les invite à se situer par rapport à nous avec leurs propres questions ; le dialogue qui les invite à se révéler à nous parce que nous nous sommes révélés nous-mêmes ?

Il y a une dimension d'étrangeté qui ne peut être gommée, véritablement dépassée dans le témoignage : « J'étais étranger et vous m'avez accueilli », dit Jésus dans le discours eschatologique de Matthieu 25 (Mt 25, 35). J'étais autre, j'étais différent et pourtant, le partage s'est établi. Je suis venu avec un langage autre, un langage différent, et pourtant, la communion s'est instaurée. Le témoignage de la foi demeure toujours en son fonds un risque à courir, il est dans la logique d'une *découverte à vivre* : découverte de la vie de Dieu en tout homme, découverte suscitée par une parole que l'on prononce et dont on sait, au cœur de sa propre conscience, qu'elle dépasse les repères communs du langage humain, qu'elle dépasse ce que peuvent, normalement, accepter nos interlocuteurs. St-Paul était bien conscient de l'étrangeté de ce qu'il allait dire aux Athéniens en leur parlant du Dieu inconnu : « Ce que vous adorez sans le connaître, moi, je viens vous l'annoncer » (Ac. 17,24).

Il y a une logique profonde du témoignage qui oblige à remettre en cause le souci dominant de l'adaptation, c'est-à-dire le désir de se faire accepter. Et si nous posons le problème du point de vue de l'ensemble de l'Eglise, nous voyons

bien que c'est là une tentation de l'Eglise aujourd'hui, du fait du fossé qui a pu se creuser entre elle et le monde ouvrier, du fait de la rapidité d'évolution de notre société dans sa globalité. Mais si le souci d'adaptation devient dominant, l'Eglise n'évite pas l'opportunisme. C'est une accusation portée par bien des gens aujourd'hui et une accusation qui ne porte pas toujours à faux.

Le témoignage demande, au contraire, la prise au sérieux de l'existence des autres, en même temps que la prise au sérieux de la réalité nouvelle qui leur est proposée. Il s'agit, au fond, de la prise au sérieux du mystère de Dieu présent dans leur vie, et présent, en même temps, dans la parole que nous proposons. Le copiage, le mimétisme, la reproduction ne sont pas des attitudes de témoignage parce qu'elles ne respectent ni les hommes, ni l'Evangile. L'Eglise ne peut se contenter de mimer le langage moderne dans son propre langage, pas plus qu'elle ne peut se contenter de répéter ce à quoi les chrétiens sont habitués. Les gens, finalement, s'ennuient et s'agacent d'entendre répéter dans les Eglises, ou dans un certain nombre de déclarations officielles de l'Eglise ce qu'ils retrouvent, en multiples exemplaires, dans leurs journaux, leurs magazines ou leur télévision. Si l'Eglise en est là, soucieuse avant tout de se mettre au goût du jour, disent certains incroyants acerbes, c'est vraiment qu'elle n'a plus rien à dire. L'homme moderne ne connaît qu'un seul langage de l'efficacité : c'est celui qui se rapporte à l'aventure de la science et de la technique. Un langage qui tendrait à lui présenter à nouveau l'efficacité de la foi en copiant les modèles rationnels et techniques de son travail et de sa réflexion, en démontant et en s'appropriant le mystère de Dieu à coup de formules mieux ajustées, ou de formes liturgiques au goût du jour, ce langage-là ne l'intéresse pas, finalement. Il ne donne que la petite satisfaction d'être dans le ton à ceux qui le prononcent. Bien des hommes attendent autre chose de la part de l'Eglise, une provocation qui les éveille justement à ce qui est, bien souvent, difficilement discernable dans le grand jeu de la société moderne, ils attendent que l'Eglise les provoque à cette découverte en la vivant avec eux. Là est bien l'enjeu du témoignage.

Cela indique bien que l'entreprise du témoignage, l'entreprise de l'annonce de la foi est d'une autre taille, d'une autre ampleur qu'un agencement d'adaptations de surface, qu'une mise au goût du jour du langage chrétien. Seul, sans doute, peut bouleverser à nouveau l'homme moderne le langage direct et toujours différent de quelqu'un qui le connaît et qui a, en même temps, quelque chose à lui dire parce qu'il est éclairé d'une certitude : certitude de l'Acte de Dieu parmi nous, certitude de l'actualité de sa présence. Cette certitude aura toujours un caractère irréductible aux données de la vie vécue par les hommes. Elle est pour les hommes, mais elle n'est pas de l'homme. La dimension de la différence au cœur du témoignage ne dit pas autre chose.

**La dimension
de la
compréhension
mutuelle,
du partage,
de la communion**

C'est, finalement, le visage vrai de *l'adaptation*. Au-delà du mimétisme, c'est le souci d'établir un dialogue à partir de ce qui fait la vie de tous les jours, à partir du sérieux de l'existence, tel qu'il est perçu par les uns et par les autres. En ce sens, on a dit depuis longtemps dans les mouvements missionnaires de l'Eglise l'importance du « être avec », de la présence à ce qui fait la vie des hommes. Prendre au sérieux la mort, la vie, les projets, les efforts de promotion, et, pour user du mot le plus répété, les valeurs.

Mais ce langage n'était qu'une première approximation insuffisante. Il nous est, sans doute, assez facile aujourd'hui de manifester que notre foi n'est pas un motif d'évasion, qu'elle n'est pas une fuite vers un au-delà de ce monde, une aliénation qui nous rendrait étrangers aux soucis du temps présent. Nous sommes plongés avec nos frères dans la même aventure humaine, appelés à chercher avec eux les meilleures voies de la libération de l'homme : nous n'avons pas de solutions toutes faites (dans ce « nous » j'englobe laïcs et prêtres). Nous sommes voués aux mêmes tâtonnements, aux mêmes confrontations que tous les autres, que ce soit au niveau de la politique, des questions économiques ou des aménagements communaux. Nous devons travailler à établir des programmes terrestres raisonnables qui soient significatifs de

ce qu'est l'homme, de ses ressources, de ses possibilités, de ses valeurs les plus authentiques.

A ce niveau, nous collaborons aux entreprises, aux projets de notre société et nous partageons avec bien des incroyants un certain sens de l'homme qui est valeur commune.

Mais, à ce stade, notre vie de foi est simplement insérée, elle a trouvé de meilleures conditions de présence au monde d'aujourd'hui, elle ne s'est pas encore exprimée. La tentation peut être grande d'en rester à cette simple présence : elle a marqué les premiers temps de l'insertion au travail pour bien des prêtres ou des religieuses. Présence silencieuse, disait-on, enfouissement de notre vie de foi comme un levain, un germe dans la pâte humaine, au cœur des soucis du temps présent. Une telle attitude peut porter en elle toutes les richesses de la vie contemplative, mais nous devons reconnaître que, le plus souvent, elle peut dévier vers des dilutions : notre foi risque tout simplement de se diluer dans l'engagement social, l'action pour le monde, de se réduire à un certain sens de l'universel humain dans la trame des conflits et des choix de la vie sociale.

Pour aller plus loin que la simple *insertion de la vie de foi*, la simple présence, essayons de voir ce que recouvre le thème : l'évangélisation est la démarche qui permet à l'homme de se comprendre lui-même. C'est en creusant ce thème que nous pourrions, peut-être, découvrir davantage le jeu de la compréhension mutuelle, du partage, de la communion dans le témoignage.

Les rencontres un peu profondes que nous vivons ne sont jamais jouées à l'avance. L'impression que nous avons quand quelqu'un vient nous voir, quand il est porté à se confier à nous, c'est que nous sommes réduits à nous-mêmes. Si nous récitons une leçon apprise, si nous faisons de la morale ou du catéchisme, l'autre, peut-être, nous écouterait avec gentillesse ou intérêt, mais, en profondeur, le dialogue, n'est pas noué, et même il peut être bloqué.

La seule voie qui s'ouvre, c'est d'écouter et de se livrer à partir de ce que l'on est, dans l'incertitude, sans trop savoir

ce que cela va donner. Oui, nous allons vivre ensemble une découverte. Dans la mesure où nous acceptons cette pauvreté, ce dénuement dans le dialogue, nous avons alors l'impression que quelque chose de plus profond se noue. Progressivement, nous nous révélons l'un à l'autre mutuellement. Si nous parlons de notre foi, nous n'en parlons pas en termes de dogmes (en répétant des leçons apprises) mais en des termes qui sont issus de la conversation elle-même, d'expressions partagées. Bien loin de l'enseigner, nous redécouvrons notre foi au cœur de l'échange, parfois nous balbutions, parfois une lumière nouvelle surgit : la foi est encore plus éclairante que nous le pensions mais cette lumière n'était pas prévue au départ de la conversation. Nous trouvons des expressions nouvelles, plus percutantes pour la traduire. De même, notre interlocuteur dira peut-être qu'il n'avait jamais parlé ainsi de sa propre vie, qu'il n'était jamais allé aussi loin, que la conversation lui fait voir les choses d'une manière nouvelle, différente. Il y a révélation mutuelle et nous recevons l'un et l'autre.

C'est tout à fait ce qui se passe dans la rencontre de Pierre et du Centurion Corneille au chapitre 10 des Actes. Dans sa vision, Pierre ne voulait rien manger de souillé ni d'impur. Inconsciemment, il était à distance des païens, des incirconcis. Il dira plus tard à Corneille : « Vous le savez, il est absolument interdit à un Juif de frayer avec un étranger, ou d'entrer chez lui ». Mais, quand il entre chez Corneille, que lui dit-il ? Corneille vient de tomber à ses pieds. Pierre lui dit : « Relève-toi. Je ne suis qu'un homme *moi aussi* ». Mot de cordialité, mot qui introduit un véritable échange. Pierre est dans une attitude de pauvreté. Le dialogue est noué.

Et, bientôt après, il lui annonce Jésus-Christ comme *le Seigneur de tous*, des circoncis et des incirconcis : « Dieu vient de me montrer qu'il ne faut appeler aucun homme souillé ou impur. Je constate, en effet, que Dieu ne fait pas acception des personnes » (Actes 10, 34).

La rencontre est révélation pour Pierre des véritables dimensions de sa foi qui concerne les païens comme les juifs, de même qu'elle est révélation pour Corneille de cette foi qu'il cherchait. Pierre, avec tous les croyants circoncis qui sont

venus, est *stupéfait* de voir que le don du St-Esprit est répandu sur les païens (Actes 10. 44). Il imposait inconsciemment des frontières à l'Esprit de Jésus. La confrontation l'amène à mieux concevoir ce qu'il est, un homme comme les autres, et ce qu'est le Christ, le Seigneur de tous. Pierre est appelé à faire « son prochain » de celui qu'il tenait pour « un autre ». Par ce Corneille, ce païen romain, Dieu l'initie à ce qu'il peut faire *de plus*. Dieu lui montre que sa foi le conduit à faire de nouveaux pas imprévus au départ. Dieu met en question, non pas sa foi, mais l'expérience qu'il en avait jusque là, la vision qu'il en avait jusque là.

Pierre ne se met pas au point de vue de l'autre. Il ne met pas en œuvre un processus psychologique, un processus tactique compliqué pour se le concilier, pour l'amener à la conversion. Il ne fait pas de l'adaptation. Il vit simplement, à la lumière de l'Esprit-Saint, l'événement de cette rencontre, il redécouvre sa foi à la lumière de cette rencontre. Au terme de cette rencontre, le Christ est encore bien davantage pour lui le Seigneur, il est le Seigneur de tous.

Elargissons la vision à un plan plus collectif. La démarche de Pierre est bien la démarche qui est constamment proposée à l'Eglise par Jésus-Christ si elle veut être fidèle à sa mission. Elle n'a pas, au départ, la clef des rencontres et des événements qu'elle doit vivre. Elle n'a pas, au départ, la clef de ce qu'elle doit dire aux hommes qui l'interrogent ou qui sont loin d'elle bien qu'elle soit constamment à l'écoute de sa foi. Elle peut, bien sûr, demeurer dans sa bonne conscience et dire comme Pierre qu'elle ne veut rien manger de souillé ni d'impur, réaffirmer la vision du monde issu d'une certaine étape de son histoire. Mais le Concile nous a montré, une fois de plus, qu'elle ne peut tenir longtemps cette attitude. Que fait-elle, alors, lorsqu'elle se veut davantage fidèle à sa mission ? Elle ne peut que se risquer au cœur des débats, des itinéraires, des recherches de l'humanité dans une réelle pauvreté aussi bien à l'égard de la foi qui l'anime qu'à l'égard des hommes qui surgissent sur son chemin. Elle se risque, elle partage, elle accueille, elle communique, elle redécouvre sa foi à la lumière de l'expérience qui se noue ainsi, et c'est

en redécouvrant ainsi sa foi qu'elle peut la proposer d'une manière plus actuelle, plus directe, plus percutante.

Cette redécouverte de la foi au cœur de l'expérience du témoignage est bien le signe d'une compréhension, d'un partage avec toutes les remises en cause, les questions et les interrogations qu'il implique. Si nous vivons cette redécouverte aujourd'hui, c'est un signe positif du souci d'évangélisation qui traverse l'Eglise actuellement et les tunnels, les balbutiements qui l'accompagnent ne doivent pas masquer le fait. C'est parce que l'Eglise ne cesse de recevoir de l'humanité, des hommes, et, par eux, de l'Esprit-Saint qu'elle peut renouveler l'expérience de sa foi et, par là, renouveler l'expression qu'elle en donne. L'Eglise apparaît à la fois *enseignante et enseignée*, enseignée par l'expérience actuelle de l'humanité, enseignante à la lumière de sa foi dont elle ne cesse de percevoir la différence qui la fonde, mais qu'elle cherche à traduire à nouveau comme une parole révélatrice de ce que l'homme est et de ce qu'il cherche.

Le témoignage est bien alors la démarche qui permet à l'homme de se comprendre lui-même, mais parce qu'elle a été, en même temps, la démarche qui obligeait l'Eglise et ses membres à mieux se comprendre eux-mêmes, à redécouvrir l'actualité de leur foi. L'intelligence de la foi c'est, en même temps, l'intelligence de l'homme dans le partage de ses expériences. *Tout est donné et, pourtant, tout est constamment à redécouvrir sur le terrain de la vie des hommes.* Le témoignage épouse le mouvement même de la vie de foi. Il est le passage de Dieu dans nos vies qui nous pousse constamment à vivre le passage vers les autres. Mais, de même que le passage à Dieu est constamment à redécouvrir dans notre vie de foi, le passage vers les autres est constamment à inventer ; il est une découverte constante à vivre. Et c'est pourquoi le témoignage ne se vit que dans cette audace spirituelle que permettent l'humilité et la pauvreté.

Pour se dire, l'Eglise doit toujours se perdre d'une certaine manière, non pas perdre la certitude de sa foi, mais perdre ses sécurités et ses garanties, perdre le langage facile de la prédication et du catéchisme, perdre le langage facile

de l'énoncé des vérités et des principes pour retrouver le langage de la foi dans le langage de l'expérience des hommes, avec toute la complexité, les impasses et les obscurités de ce langage. A ce niveau, il y a véritablement partage, compréhension, communion, et les gens ne s'y trompent pas. Bien des incroyants s'interrogent à nouveau sur l'Eglise aujourd'hui, parce qu'ils la sentent traversée par leurs propres interrogations, inquiète de ce qu'elle doit dire ou faire. Ce n'est pas l'Eglise opportuniste qui les intéresse, l'Eglise qui s'adapte, mais l'Eglise qui prend au sérieux leur existence d'hommes et qui se laisse traverser, elle aussi, par tous les problèmes posés par notre monde d'aujourd'hui.

Cela peut s'exprimer quotidiennement dans notre vie de prêtre et de chrétiens. On part de ce que l'on est, on parle à partir de ce que l'on est, comme croyant, comme fidèle du Christ, avec le sentiment aigu d'insuffisance, de risque, d'aventure incertaine. Mais l'évangélisation apparaît bien alors comme le témoignage qui manifeste le Christ comme la vérité de notre propre vie. Le Christ n'est pas simplement donné dogmatique ou propos de catéchèse que nous accrochons à telle ou telle parole de nos interlocuteurs. Il est cette vérité de notre propre vie que nous cherchons et que nous partageons au fur et à mesure que les contacts et le dialogue s'approfondissent.

Le langage de la foi se fonde constamment sur la pratique de la foi, sur la foi vécue avec des redécouvertes constantes qu'elle indique. Il doit être livré finalement comme la vérité de notre propre vie, comme l'intelligence que nous en avons. C'est bien cela, finalement, qui est attendu et espéré par bien des hommes qui vivent le tourment et le désarroi de leurs interrogations et qui ne manifestent, bien souvent, leur indifférence que parce qu'ils sont trop sûrs, à l'avance, des réponses de l'Eglise. Dès qu'une attitude et un langage nouveaux apparaissent dans l'Eglise, c'est-à-dire une attitude pétrie de foi, de la foi qui se cherche, et pétrie de l'expérience humaine avec ses lourdeurs et ses espérances, l'intérêt se manifeste à nouveau. Ce n'est là que l'expérience vécue par chacun d'entre nous quand les risques du témoignage sont véritablement assumés.

Le témoignage : Démarche respectueuse à la fois de la liberté de l'homme et de la liberté de Dieu

Ce thème tourne autour d'une question que nous nous posons souvent : le passage de l'humain à la foi. Comment les hommes peuvent-ils passer de leur expérience humaine à la foi ? Comment cerner ce passage ? Comment le favoriser ? Comment y conduire ? Cette question est d'abord la nôtre : la perspective majeure qui commande ce passage, c'est notre saisie de l'expérience du Christ comme étant notre propre expérience. Cela seul est la source profonde du témoignage ; cela seul, dans le jeu du dialogue, de la communication peut aider quelqu'un à découvrir que se comprendre lui-même, c'est se comprendre selon l'expérience du Christ. Mais, lui seul, peut faire cette découverte : elle est le mystère enraciné dans sa vie, lui seul mettra au jour ce mystère. Il dira un jour, peut-être : voilà, je m'y retrouve, l'Evangile est un véritable guide de vie.

Auprès des hommes qui nous entourent, nous ne sommes que des témoins de la foi, nous proposons ce que nous vivons. Le passage de l'expérience humaine à la foi en chacun d'eux ne nous appartient pas ; il est leur secret en même temps que le secret de Dieu qui agit en eux, sans que nous puissions identifier véritablement son action.

Nous sommes les témoins de la foi et nous en sommes, en même temps, les pédagogues ; pédagogues qui peuvent en rendre compte, dire, expliciter ce que la foi représente dans la vie d'un homme, à quel point elle exprime la vérité de l'homme. C'est bien ainsi que notre foi peut s'inscrire au cœur des réalités humaines : en devenant authentiquement notre vérité d'homme. Cette vérité nous est donnée, elle n'est pas notre conquête, et pourtant, elle est nôtre en même temps. Notre action évangélisatrice doit trouver dans cette intelligence de la foi la conviction qu'aucun homme ne peut lui être étranger. Mais, dans le même mouvement, elle accepte de se situer devant la liberté de tout homme, comme devant

la liberté de l'action de Dieu. Dans la rencontre du non-chrétien, nous avons à respecter à la fois sa liberté et la liberté de Dieu qui l'interpelle, le rejoint au cœur de son existence en le reliant au Christ, à l'Alliance définitive ins-taurée en Lui et par Lui.

Respecter la liberté du non-chrétien, c'est accepter les lois du dialogue humain. Chacun est appelé à se révéler à l'autre dans la mesure où la connaissance mutuelle s'approfondit, dans la mesure où il y a des appels et des sympathies réciproques. Et se révéler c'est parvenir un jour à dire véritablement ce qu'on vit, le sens que l'on donne à sa vie c'est donc être amené à parler de sa foi en Jésus-Christ.

Respecter la liberté de Dieu au sein de ce dialogue, c'est admettre constamment que ce dialogue n'est pas, en lui-même, générateur de foi. Le situer d'une manière plus ou moins consciente comme la source de la foi c'est, d'une part, s'imposer, aliéner la liberté d'autrui et c'est, d'autre part, mettre l'initiative divine à notre niveau, au lieu de nous découvrir essentiellement dépendants de cette initiative : c'est la réduire aux dimensions de notre action et de notre témoignage. C'est vouloir supprimer cette différence de la foi, cette étrangeté au cœur de la foi qui est le signe que tout en étant pour nous, elle n'est pas de nous.

Etre témoin de la foi au cœur des réalités humaines, c'est découvrir à nos interlocuteurs notre propre relation à Jésus-Christ : tout le sens que nous donnons à cette relation, tout le sens qu'elle a dans nos vies. Mais c'est découvrir, en même temps, que le véritable initiateur de cette relation, sa véritable origine c'est Jésus-Christ. Pour l'homme qui est en face de nous, l'initiateur de la foi, l'origine de la foi ne peut être que Jésus-Christ et son Esprit. Nous ne pouvons nous mettre à la place de la liberté de cet homme, ni nous mettre à la place de la liberté de Dieu dans le don de Lui-même qu'il fait à cet homme en Jésus-Christ. Nous sommes devant le mystère de la rencontre de ces deux libertés. Notre rôle, relié à celui de toute l'Eglise, est de témoigner de ce qu'est une vie d'homme qui a trouvé son sens en Jésus-Christ.

Nous pouvons affirmer : Dieu est présent à tout homme,

comme il est présent à notre propre vie, c'est notre certitude. Mais cette certitude, nous avons à la partager comme le don même de Dieu au cœur de notre vie. Rien ne nous permet de la capter, rien ne nous permet de l'imposer.

La démarche de l'évangélisation s'éclaire ainsi à partir de cette véritable intelligence de notre foi. Et l'audace spirituelle est d'autant plus grande, la liberté du témoignage est d'autant plus forte que nous sommes libérés de toute tentation d'annexion ou de puissance, de tout désir de se faire accepter, de toute tentative d'opportunisme, de tout ce qu'on a pu mettre sous le nom de cléricisme. Parler à partir de ce que l'on est comme chrétien, en étant en même temps convaincu que la source de ce que nous faisons et disons n'est pourtant pas de nous, telle est sans doute la véritable clef de la liberté et de l'audace dans l'Évangélisation.

En face des jeunes : De la peur au mythe

Agnès Pitrou

Pourquoi ajouter encore des élucubrations sur ce thème à la mode, à propos duquel chacun cherche à justifier ses questions ou à se libérer de ses craintes, voire de ses angoisses ? Et d'abord y a-t-il quelque sens à parler des jeunes comme un ethnologue parlerait d'une tribu inabordable ou un zoologue d'une espèce animale particulièrement encombrante, avec les généralisations et l'extériorité que cela suppose et comme si ce problème ne nous concernerait qu'indirectement ?

La seule justification d'un nouveau papier sur le sujet des jeunes est bien au contraire qu'il s'agit d'un problème qui nous concerne au plus haut point même si nous ne sommes ni « parents », ni éducateurs professionnels, tout simplement parce qu'il s'agit d'un problème de civilisation, d'une civilisation dont nous sommes partie prenante et à l'avenir de laquelle nous nous efforçons d'œuvrer : mais vers quoi et pour qui, après nous ? Peut-être aussi parce que les incertitudes et les tentatives des jeunes risquent d'aboutir à des impasses si le blocage des structures et des mentalités forgées par les adultes s'accroît par incompréhension, mais tout autant

par démission devant des appels au dialogue informulés et parfois choquants, mais qui n'en sont pas moins pressants. Au delà des modes de transmission autoritaires dont la simple observation tout autant que les sciences humaines nous démontrent l'inanité, il y a des raisons de vivre et d'espérer qui, demain comme hier, doivent être annoncées et communiquées : mais encore faut-il que vécues et explicitées par des « adultes », elles correspondent à ce que vivent et peuvent percevoir des « jeunes ».

Il n'y aura rien dans les lignes qui suivent qui ne soit déjà noté et expérimenté par chacun de nous de façon plus ou moins vitale selon que nous côtoyons de plus ou moins près des jeunes d'origine diverse : peut-être s'agit-il plutôt d'une remise en ordre de quelques « flashes » qui n'échappent pas au risque sérieux d'extrapoler à un ensemble « les jeunes » des traits qui en fait concernent certains jeunes et pas d'autres. Car si la grande peur des adultes tend à abstraire la catégorie « jeunes » comme si elle était uniforme — et, de fait, il y a bien une « société jeune » qui campe comme elle le peut au milieu de celle des adultes —, nous savons bien en

fait l'énorme diversité de situations et des conditions, de chances d'avenir, qui cloisonne cette population. Le grand clivage étant peut-être, nous le savons, entre ceux qui ont déjà implicitement admis les règles de notre monde actuel — soit par contrainte parce qu'il faut bien vivre et qu'on se trouve projeté dans une existence de travail, soit par choix parce qu'une « carrière » où un chemin bien tracé s'ouvre devant eux —, et ceux qui refusent de reproduire à l'âge mûr les modèles qu'ils perçoivent (et parfois durcissent) autour d'eux. Parler des « jeunes » comme d'une catégorie homogène serait donc une absurde prétention, et si des raccourcis y incitent dans les pages qui suivent, prière au lecteur de relativiser et nuancer immédiatement.

Par cette diversité, les jeunes sont bien un groupe au sens sociologique du terme, presque une « classe » : qu'il s'agisse d'inquiétudes et d'incertitudes devant un avenir professionnel qui apparaît soit bouché, soit dépourvu de signification, de la remise en cause de la famille « bourgeoise », du rejet des idéologies périmées, des interrogations sur la société. Il y a ceux qui contestent, qui cherchent de nouvelles voies, et puis il y a l'énorme masse de la majorité silencieuse qui, comme toute majorité silencieuse, est sans doute moins d'accord avec l'ordre établi que l'on voudrait le faire croire, mais qui n'a pas les moyens ou le courage de sortir du rail tracé et qui accepte les centres d'intérêt qu'on lui propose à travers les mass-média ou les conversations des adultes : le fric, la bagnole (ou la moto), les filles, la bouffe (ou l'alcool)... pour reprendre les termes classiques. Il faut l'hostilité des adultes pour que la « conscience de classe » se réveille superficiellement ; encore les adultes sont-ils moins portés à s'élever contre cette fraction conformiste et bien intégrée du monde des jeunes en laquelle ils se reconnaissent plus aisément.

Les autres, ceux qui manifestent sous des for-

mes extrêmement diverses une recherche « d'autre chose » que ce qu'ils voient autour d'eux, partagent quelques caractéristiques communes :

— ce sont des « enfants terribles » ; extérieurement, le formalisme de la société des adultes ne les intéresse plus et ils s'en affranchissent, parfois en liquidant du même coup ce qu'il recouvrirait encore d'un certain respect de l'autre ou d'une certaine attention : l'hypocrisie qui en émane leur est insupportable. Intérieurement, ils refusent les normes imposées, que ce soit dans le domaine de la sexualité ou de l'action politique. Ce n'est pas un phénomène nouveau, et nous oublions peut-être trop que, au moins dans la société industrielle, la jeunesse a toujours été l'âge de l'extrémisme et des contestations... ce qui peut du reste nous inciter à nous demander ce qu'il adviendra de cette génération et de ses révoltes quand elle aura l'âge adulte.

Alors, c'est la provocation vestimentaire ou capillaire, mais c'est aussi cette gigantesque « errance » à travers le monde dans la précarité du quotidien : peu d'argent, pas de véhicule, pas de lieu d'hébergement... pour quelques semaines ou quelques années.

— La hantise de l'ennui et du non sens. Car le grand risque pour eux, c'est de s'installer, de se fixer et d'entrer dans le train-train du « métro - boulot - dodo », et d'un boulot qui n'a aucune signification, dans un monde où l'on s'entre-tue et où les inégalités se perpétuent et s'aggravent. Il faudrait chercher ce que recouvre ce pacifisme qui est souvent refus des tensions plus qu'engagement collectif. L'ambiguïté de la « tolérance » chez les jeunes est forte : elle renvoie à la fois à la notion vague qu'il n'y a pas de vérité absolue et que « puisque c'est son idée, il a bien le droit de faire ce qu'il veut », et à un recul devant la violence sous toutes ses formes.

Partant de la vision d'un monde privé de signification et donc profondément insécurisant,

l'évasion dans la drogue et dans un spiritualisme souvent synchrétique et passif se présente comme une voie dérivée à explorer comme les autres.

— *La recherche d'une solidarité.* Ces explorations ne se font pas dans la solitude, du moins dans leur démarche extérieure. L'immense besoin d'affection des jeunes mal-aimés de la société se réfugie soit dans la relation sexuelle (qui n'est pas désir d'affirmer son affranchissement, mais recherche d'un amour véritable même s'il est perçu comme éphémère : toujours cette peur de s'installer et d'affronter la quotidienneté), soit dans la grande fraternité des copains, en particulier celle des routes. Elle se traduit par l'uniforme, des cheveux longs aux jeans et à la mulette, et par cette générosité spontanée qui fait qu'on ne refuse jamais 5 frs ou une cigarette à celui qui le demande, ni un bon tuyau sur le lieu où dormir « sans se faire piquer par les flics », à charge de revanche. Mais c'est une solidarité horizontale entre jeunes, au même moment où est refusée toute solidarité verticale avec la génération précédente (Hitler, connais pas). Et c'est une solidarité à court terme : une action collective se noue difficilement chez les jeunes et surtout ne dure pas. La pression sociale qui n'est pas exercée par les modèles et les conduites des adultes que l'on cherche à braver (1) est remplacée par celle des autres jeunes, mal définie, mais réelle.

Encore une fois, ces traits caractérisent une partie notable des jeunes Français, Européens, ou Américains ; ils sont beaucoup plus diffus et parfois totalement absents chez ceux qui restent encore plus ou moins provisoirement dans le cadre de la société organisée. Enfin, il faudrait dire combien les filles sont souvent décalées par

(1) Et cette bravade atteint son but : il est intéressant d'en faire l'expérience en se promenant avec « un-jeune-à-cheveux-longs » dans les quartiers « résidentiels » ou les lieux publics : les réactions de la majorité des adultes sont symptomatiques d'une réprobation hostile.

rapport aux garçons dans ce mouvement, l'emprise des structures traditionnelles étant beaucoup plus contraignante à travers tout le modèle éducatif français. Mais ces traits extrêmes se retrouvent, atténués ou diffus, dans la plus grande partie des adolescents et jeunes, à la fois « désorientés » (au sens propre) et décontractés : et l'on constate alors ce doute devant la nécessité d'un travail scolaire intense (pour aboutir à quoi ?) que la concurrence impose, ces interminables discussions entre jeunes qui cherchent à « s'expliquer » tout en refusant le dogmatisme, ce blocage en face des parents...

Deux questions se posent alors à nous lorsque nous songeons au devenir de cet immense peuple des jeunes dont on sentait la marée monter depuis 10 ans, mais dont on ne pressentait qu'à peine les remises en cause qu'elle occasionnerait :

1^o) Ne voit-on pas chez les jeunes le *reflet d'une société elle-même en plein bouleversement* ? Une génération qui a grandi à travers la panique scolaire, les guerres de décolonisation, la conquête de l'espace et de la lune, la montée de la consommation, les remous des pays socialistes, le Concile, tout en étant maintenue dans les cadres souvent désuets d'une éducation individualiste à principes, élevée par des parents hantés par le « statut » à maintenir ou à gagner, peut-elle avoir encore une cohérence interne et une visée claire de la société vers laquelle elle marche ? Ecartelée entre le désir de gagner beaucoup d'argent tout de suite et le refus de l'aliénation dans un travail obsédant, entre la conviction de la puissance technique de l'homme et celle de son incapacité à s'organiser collectivement, entre la vanité des idéologies et une soif de transcendant... comment pourrait-elle se diriger ?

La démission des adultes au nom d'une pseudo-non-directivité accroît cette insécurité, qu'elle

prenne la forme du « racisme anti-jeunes » qui bloque le dialogue ou la forme d'une sacralisation de tout ce qui est jeune. Souvent cette sacralisation est le reflet d'une sourde nostalgie et du désir de se concilier la génération montante pour s'attirer son indulgence. L'allongement croissant de la période d'irresponsabilité et « d'attente » qui est celle de la vie scolaire ou étudiante retarde l'heure des choix, du « pouvoir » dans la société ou du droit à la parole là où se préparent les réflexions et les actions.

Devant cette incertitude ou cette angoisse des jeunes en face de leur avenir, avons-nous non des réponses toutes faites à leur donner, mais des pistes de recherche à leur ouvrir, en sachant expliquer le pourquoi de nos engagements ? Et avons-nous le moyen d'une vraie communication qui ne soit pas une pseudo-identification au jeune alors qu'il attend un adulte plus expérimenté et plus autorisé que lui ?

2^o) *Que deviendront, que deviennent une fois entrés dans la vie active, ces jeunes si incertains d'eux-mêmes ? Par lassitude ou par conscience de leur incapacité, se glissent-ils tout doucement dans les modèles reçus, avec ce repli sur la « privatisation » familiale si caractéristique des*

ménages français, et la résignation à un travail vide compensé par les « distractions » du monde actuel ? Renferment-ils à tout jamais ou pour longtemps en eux-mêmes leurs questions ? Quel accueil leur est fait et quel droit à la parole leur est-il donné ? Quels projets et quels moyens leur proposent-on pour « faire autre chose » dans la société où ils entrent ?

La tentation de ceux qui me lisent n'est sans doute pas, face aux interrogations des jeunes, de répondre par l'opposition dure ou le mépris, et n'est même pas de les considérer comme secondaires par rapport aux problèmes des adultes, ce qui était parfois le cas voici 10 ou 15 ans. Nous serions plutôt tentés d'être séduits par le « mythe du jeune », le « mythe du hippie », parce qu'il nous a beaucoup appris et qu'il témoigne d'une contestation radicale de certains aspects de notre civilisation que nous rejetons nous-mêmes. Peut-être devons-nous mieux en voir la précarité et le risque d'y projeter nos insatisfactions, et chercher ce que nous avons à dire et à révéler en face de cette requête non formulée, mais exprimée par des voies souvent déconcertantes : *le pire serait sans doute que ceux qui ont quelque chose à dire se taisent.*

Vie de la Mission

Dans le prolongement d'une recherche à laquelle il participe depuis de nombreuses années au sein de la Mission de France, Emmanuel DESCHAMPS collaborera, durant les prochains mois, avec Jean DERIES à un travail de réflexion théologique sur LE SACERDOCE VECU EN SITUATION PROFESSIONNELLE dans la participation à divers milieux, en France et dans le Tiers-Monde.

Ce travail n'entre pas directement dans la préparation de l'Assemblée générale de 1972, qui doit répondre à des objectifs plus immédiats. Les intéressés se consacreront, au delà de la conjoncture présente, à expliciter la signification de cette démarche de prêtres dans la mission de l'Eglise parmi les hommes.

*
**

René SALAUN participe actuellement au Synode Romain. Il fait partie des 26 prêtres « auditeurs » admis à ses travaux. Elu par l'équipe de continuité prêtres-évêques, il est délégué des prêtres de France et des pays francophones.

*
**

SESSION SUR « LUTTES DE CLASSES ET CATHOLICITE »
(Voie d'accès n° 10 de la Recherche commune).

Toutes les équipes ayant cherché à éclairer cette question au cours des derniers mois, ainsi que les équipes de prêtres-ouvriers concernées prioritairement par ce sujet, participeront à une session de travail dans un week-end de novembre. Le questionnaire, que nous reproduisons ici, guidera leur recherche.

1. — LUTTES DE CLASSES ET FOI EN JESUS-CHRIST

1. Victimes de l'exploitation et solidaires du mouvement ouvrier que vivons-nous des luttes de classes ?

Nous retrouvons-nous ou avons-nous quelque chose à ajouter à ce qui est exprimé dans les contributions de la Voie 10 de la Recherche Commune ?

2. Après lecture du travail fait sur les contributions, pensons-nous que nous et dans notre pratique des luttes de classes ?
 - quelle conception ?
 - relève-t-elle d'une analyse scientifique de la société ? (s'interroger en relevant nos points d'accord ou de désaccord avec l'analyse marxiste).
3. Comment la foi en Jésus-Christ intervient-elle dans notre compréhension et dans notre pratique des luttes de classes ?
Comment notre compréhension et notre pratique des luttes de classes interrogent-elles notre foi en Jésus-Christ ?
4. Comment vivons-nous (ou comprenons-nous) la responsabilité sacerdotale dans les luttes de classes ?

2. — LUTTES DE CLASSES ET CATHOLICITE DE L'EGLISE

1. QUESTION CENTRALE : dans une Eglise, traversée par les conflits de classes, quel est le terrain exact ou possible de la rencontre des chrétiens :

- patrimoine culturel commun ?
- même comportement moral ?
- foi en Jésus-Christ ?
-

2. QUESTIONS PLUS PARTICULIERES :

- Qu'est-ce que je demande à l'autre qui n'est pas de la même classe que moi, qui fait des analyses économiques et politiques différentes des miennes, pour pouvoir le reconnaître comme frère en Jésus-Christ ?
- Lorsque je rencontre des chrétiens de classes différentes, suis-je prêt à faire le tri dans mes propres convictions, entre ce qui relève :
 - d'une analyse économique ?
 - d'un choix politique ?
 - de convictions idéologiques ?
 - de la foi en Jésus-Christ ?

**

NOUVELLES D'AVELLANEDA (Argentine)

La presse a fait état le mois dernier (cf. Le Monde du 28 septembre p. 13) de l'arrestation de 47 prêtres appartenant au « Mouvement des prêtres pour le Tiers-Monde » (sur ce « Mouvement » voir les I.C.I., n° 381).

Louis ALDAITS, de l'équipe d'Avellaneda, était au nombre de ces prêtres qui manifestaient pour demander la libération de tous les prisonniers politiques et syndicaux. Ils ont été arrêtés devant la cathédrale à l'intérieur de laquelle se trouvait un groupe intégriste qui avait alerté la police et l'armée. Ils ont été libérés quelques jours après (cf. La Croix du 29 septembre, page 7).

Par ailleurs l'équipe d'Avellaneda, constatant que l'église locale ne met pas en application les décisions de Medellin et qu'elle entretient des compromissions avec les puissants et les riches, a décidé de renoncer à exercer ses responsabilités dans cette église locale. Elle veut se consacrer à des petits communautés de croyants qui donnent de l'Eglise une image plus cohérente avec l'Evangile.

Ouvrages reçus

Nouveaux Ministères et fin du clergé

René LAURENTIN

Ed. du Seuil, 1971, 307 pages.

**Effort diaconal : Quels Ministères
pour demain ?**

N° 21 - 22 Juillet-Octobre 71

Prêtres de quelle Eglise ?

Collectif

Ed. du Seuil, 1971, 156 pages.

Nominations

AVEC L'AGREMENT DE L'ORDINAIRE DU LIEU, SONT NOMMES DANS LES DIOCESES SUIVANTS :

MOULINS : à Lurey-Lévis, Henri du PUYTISON.

PARIS : à l'équipe du XIII^e, Claude LORTON.

EN ACCORD AVEC LEUR DIOCESE D'ORIGINE, SONT NOMMES DANS LES DIOCESES SUIVANTS :

LIMOGES : à Peyrat-le-Château, André HANRY (du diocèse de Rennes).

MONTAUBAN : à Moissac, Pierre DENIS (du diocèse de Rennes).

ORLEANS : à Vésines (au titre de l'Association), Pierre SALOMON (du diocèse de St-Brieuc).

REIMS : à Reims, Louis Claude POENCES (du diocèse de St-Brieuc).

AVEC L'ACCORD DU PERE FERRAND, Archevêque de Tours, la responsabilité du secteur de Savigné-sur-Lathan est prise en charge par une équipe diocésaine. Joseph Lehu, Marc Laurent, Eugène Le Gall, Louis Peignon, constituent désormais une équipe de prêtres au travail en monde rural, tout en prenant place dans les équipes diocésaines :

Joseph LEHU à Neuillé-Pont-Pierre.

Marc LAURENT à Savigné-sur-Lathan.

Eugène LE GALL à Château-Renault.

Louis PEIGNON à Langeais - Azay le Rideau.

AVEC L'ACCORD DU PERE VIGNANCOUR, Archevêque de Bourges, la responsabilité du secteur de Graçay est prise en charge par une équipe diocésaine. Joseph FABIEN, Michel COUTHIER, Joseph ISAMBERT, Jean PANCHOUT constituent une équipe de prêtres au travail en monde rural : salariés agricoles, ruraux ouvriers du Cher et de l'Indre.

SUR LA DEMANDE DU PERE BRUNON, Evêque de Tulle, et du PERE PATRIAT, Evêque de Périgueux, Pierre LEGER a été nommé à l'équipe interdiocésaine nouvellement formée, en lien avec l'Association, sur le secteur de LARCHE-TERRASSON (Corrèze et Dordogne).

Carnet de la Mission

La mère de Claude DEGARABY (Montferrand), celle de Jean GARNIER (Services) sont décédées.

Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Numéros disponibles

n^{os} 18-19 : Assemblée Générale de la Mission de France (24-26 octobre 1969).

n^o 20 : Assemblée Générale (octobre 1969).
Exposés (M. Bellet, R. Salaün) — Le Bâtiment et les T.P. (A. Pitrou) — Le sens humain du Célibat (M. Massard).

n^o 22 : Les questions posées aujourd'hui dans l'Eglise (P. Montagrín). — Prêtre à plein temps ou à temps partiel ? (R. Salaün).

n^o 23 : Pris sur le vif — Témoignages (Fr. Vico - R. Olivier) — Réflexions sur les mass-média (J.-F. Six, Paul Valet, J. Schyrr).
Une interrogation : l'informatique (A. Pitrou).

n^o 24 : Dans une commune à municipalité communiste (session pastorale de Lourdes) — La lutte contre la maladie : une victoire incertaine (A. Pitrou).

n^o 25 : La ville en question (A. Pitrou) — Le Mirail (Une équipe sacerdotale) — Fiches de travail de la Recherche Commune.

n^o 26 : La deuxième décennie du développement (P. Moreau) — L'évolution de la Tunisie et les questions qu'elle pose à l'Eglise (Une équipe prêtres-laïcs) — La rencontre de l'autre (E. Cossement) — Le sens de l'universel dans la Mission (J. Frisque).

n^o 27 : Recherche commune : Diverses contributions.

« Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme » (M. Légaut) Jean Deries.

n^o 28 : La « théologie de l'Espérance » de Jürgen Moltmann (M. Massard) — A propos du sacerdoce ministériel — Lettre ouverte aux Evêques du Synode.

Tirés à part : R. Crespín — L'originalité de la foi (5/1966) (2 F). — R. Salaün — Evangéliser, c'est faire quoi ? (1/1967) (2 F). — J. Dimnet — Presse, Radio, Cinéma, Télévision, Publicité (4/1967) (1 F 50). — M. Massard — Foi et religion (7/1968) (1 F 50).